

incertain regard

la revue

N°22 - été 2023

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

Béatrice Bonnafous - Météore ocre noir, 2017, huile sur toile, 80 x 100 cm



JACQUES ALLEMAND, PIERRE ANDREANI, PIERRE BENETTI,
BÉATRICE BONNAFOUS, CATHERINE CHAMPOLION, CHANTAL COULIOU,
MAGGY DE COSTER, ASSEM DOGHRI, RAYMANE DOGHRI,
PATRICK FOUSETS, ARIANNA GALLI, JEAN-PAUL GAVARD-PERRET,
MARTINE GOUAUX, AMANDINE GOUTTEFARDE-ROUSSEAU,
DOMINIQUE GUERTAULT, CLAUDINE GUILLEMIN, XAVIER LEMAÎTRE,
RONDA LEWIS, HERVÉ MARTIN, JEAN-CHARLES PAILLET,
JEAN PERGUET, GRÉGORY RATEAU, THIERRY RENARD, JEAN ROLIN

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle

www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion

Patrick Fourets

Jean-Paul Gavard-Perret

Martine Gouaux

Dominique Guertault

Patrick Guillard

Claudine Guillemin

Xavier Lemaître

Ronda Lewis

Gérard Noiret

Thierry Renard

Hervé Martin, fondateur de la revue *incertain regard*

Katell Landier, Maire-adjointe à la Culture d'Achères

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :

contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL	P. 4
Martine Gouaux	

AUTOUR DE JEAN ROLIN	P. 5
Présentation. Catherine Champolion	
Entretien avec Jean Rolin. Pierre Benetti	
Texte inédit : <i>Les papillons du baigne</i> de Jean Rolin	
Bibliographie	

MISCELLANÉES	P. 9
---------------------------	------

Sélection de la rédaction

K, après toi (recueil inédit). Jacques Allemand
Moi guerrier rétrospectif. Pierre Andreani
Libre di Saint Laurent / Libre de Saint Laurent. Sogno cittadino / Rêve milanais. Arianna Galli
Plaies de chamane. Amandine Gouttefarde-Rousseau
Jeunesse errante. Jean-Charles Paillet
Exil. Grégory Rateau

Contributions des Chantiers d'écriture

Alphabet cassé. Assem Doghri
Tourner sa langue seize fois dans sa bouche. Raymane Doghri
La lettre L pour Limite. Comme hier. Chambre d'enfant. Patrick Fourets
Ascendance. Martine Gouaux
La vie à tour de rôles. Dominique Guertault
Des trous. Claudine Guillemin
Mers morsures caresses. Xavier Lemaître
Cassandra. Ronda Lewis

RENCONTRE AVEC BÉATRICE BONNAFOUS	P. 43
Par Ronda Lewis	

CARTES BLANCHES	P. 48
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : <i>Passages. D'hier au lendemain</i>	
Carte blanche à Hervé Martin : Chantal Couliou. Maggy De Coster	
Carte blanche à Thierry Renard : <i>Abécédaire</i>	

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR « Colette, malgré... Claudine »	P. 64
Par Jean Perguet	

NOTICES BIOGRAPHIQUES	P. 72
------------------------------------	-------

Éditorial

Pour le comité de rédaction,
Martine Gouaux

Voici le nouveau numéro d'*incertain regard*. Nouveau, il l'est puisque vous aurez la surprise – une première depuis que nous animons la revue – de pouvoir entendre Jean Rolin interviewé par Pierre Benetti à la bibliothèque d'Achères le 19 avril 2023. Lire, écrire, voyager, voilà ce que préfère l'auteur. Et nous ajoutons que voyager pour lui, c'est arpenter, se documenter bien sûr, observer. Il nomme et donne à voir, avec tendresse et humour souvent, ce qui est délaissé, marginal, hommes, femmes, instants ou terrains vagues.

Jean Rolin nous offre aussi un extrait inédit de son prochain livre *Les papillons du baigne* à paraître en janvier 2024 aux éditions P.O.L.

Nous vous proposons également une rencontre avec l'artiste peintre Béatrice Bonnafous dont les voyages, particulièrement en Corée et au Japon ont été marquants dans son œuvre. La densité et la force du mouvement s'imposent notamment dans ses huiles. Le travail de la couleur en couches maintes fois reprises devient matière où s'inscrivent des énergies premières. La radicalité et la simplicité des titres soulignent sa démarche.

Nous retrouvons les rubriques habituelles :

Page 99 de Jean Perguet. La célébration du 150^e anniversaire de la naissance de Colette est l'occasion de lier lecture et écriture, toutes deux animées d'une même passion, à l'évidence le corps est embarqué.

Les cartes blanches :

A Jean-Paul Gavard-Perret pour qui « les mots qui ne nous connaissent pas mais qui ne nous ont jamais quittés » prennent place dans une vie commencée dans l'ignorance.

A Hervé Martin qui présente quelques-uns des poèmes de Chantal Couliou et Maggy De Coster.

A Thierry Renard dont l'abécédaire est une manière de s'aventurer autour d'un « ultime pourquoi » que les humains portent en eux.



Jean Rolin © Héliène Bamberger, avec la courtoisie des éditions P.O.L.

Autour de Jean Rolin

La rencontre littéraire avec Jean Rolin s'écoute [ici](#)

En suivant le lien ci-dessus vous trouverez un entretien avec Jean Rolin réalisé par Pierre Benetti. Pierre Benetti est directeur éditorial de la revue *En attendant Nadeau*. Critique littéraire, journaliste, il est entré en écriture en lisant les livres de Jean Rolin.

La captation sonore de cet entretien a été réalisée à la Bibliothèque Multimédia Paul Eluard d'Achères (78) durant la soirée du 19 avril 2023.

Depuis presque trente ans, la bibliothèque organise des rencontres entre des écrivains et l'assemblée de ses lecteurs. Les enregistrements peuvent être empruntés.

Jean Rolin pourrait être qualifié d'écrivain arpenteur plus que d'écrivain flâneur au vu de l'énergie mise à analyser, évaluer, mettre en perspective, accueillir la complexité des mondes qu'il traverse depuis plus de cinquante ans. Auteur d'une œuvre importante dont vous trouverez la bibliographie ci-après, il est publié par plusieurs maisons d'édition et plus particulièrement par P.O.L depuis une vingtaine d'années. Ses articles et reportages, parus dans différentes revues et grands quotidiens nationaux, ont été recensés dans le livre *L'homme qui a vu l'ours* pour la période 1980-2005.

Catherine Champolion

«Je suis venu au monde à Dinard, dans le cours de l'année 1953, pendant la projection d'un film d'actualités – celles-ci légèrement différées – illustrant le couronnement de la reine d'Angleterre. Par un phénomène extrêmement rare, et que je ne m'efforcerai pas d'éclaircir, je suis né de ma grand-mère (ma mère qui vivait alors au Congo, étant dans l'impossibilité de me donner le jour à Dinard), et âgé déjà de plusieurs années : peut-être trois ou quatre, j'en ai perdu le compte, et d'ailleurs je n'attache personnellement aucune importance à ces détails.»

Dinard, essai d'autobiographie immobilière, La Table ronde, 2012

Jean Rolin a proposé un extrait inédit pour ce numéro 22 *d'incertain regard*.

Le livre paraîtra en janvier 2024 aux éditions P.O.L sous le titre *Les papillons du baigne*. Le sujet de ce livre est l'histoire des rapports que le baigne de Guyane a longtemps entretenus avec la chasse aux papillons, et plus particulièrement au Morpho.

Jean Rolin

Les papillons du baigne

Texte inédit

Lors de mon second passage par Toulon, à la mi-février, il pleuvait avec une telle violence, une telle obstination, qu'il y avait de quoi faire le désespoir des marins, tous grades confondus, qui après plusieurs années à Brest venaient enfin d'obtenir leur affectation dans le Midi. Depuis le quai Cronstadt, dont les dalles glissantes luisaient et crépitaient sous l'averse, c'est à peine si l'on distinguait, dans l'enceinte de l'Arsenal, la silhouette estompée et sans grâce d'un porte-hélicoptères vu de dos. Dans ces conditions, le service des vedettes desservant différents points de la rade s'étant interrompu et la pluie redoublant, j'ai dû me résoudre, pour rejoindre Le Mourillon, à emprunter le bus 23, dont le trajet, avant de s'engager dans l'avenue Cuneo, suit successivement deux artères, l'avenue de l'Infanterie de marine puis l'avenue des Tirailleurs sénégalais, également rectilignes, et également bordées, du côté droit, par les longs murs aveugles d'installations militaires. Arrivé au Mourillon, toujours sous une pluie battante, je constatai que l'hôtel dans lequel j'avais réservé pour la nuit était en réalité une chambre chez des particuliers, et ces derniers ne m'ayant pas plu, je ressortis aussitôt pour trouver refuge dans le bistro le plus proche. Des ouvriers municipaux s'y entretenaient, à mots couverts, d'une affaire criminelle de gravité moyenne impliquant apparemment l'un des leurs. Puis la pluie cessa, soudainement, le soleil revint, éclairant les gerbes d'écume que la mer faisait jaillir à la pointe du cap Brun, et à l'opposé, dans l'anse de Saint-Mandrier, le radôme couronnant une frégate déclassée, le Duquesne, qui désormais fait office de brise-lames devant une école de plongée de la marine nationale.

À la nuit tombée, toujours dans le but de me tenir le plus possible à l'écart de cette chambre louée par erreur chez des particuliers, je marchai quelque temps au milieu d'une avenue qui me parut à la fois interminable et démesurément large, compte tenu de ce qu'aucun véhicule, non plus qu'aucun piéton, ne l'empruntait, circonstances qui lui conféraient le caractère d'une avenue rêvée plutôt que d'une avenue réelle, jusqu'à ce qu'elle prît fin, en cul-de-sac, tout aussi étrangement qu'elle s'était comportée jusque-là, devant l'entrée d'un parc où l'on apercevait d'un côté, érigé sur un socle et comme empaillé, le célèbre bathyscaphe jaune et brun du professeur Piccard, et non loin de là, sa silhouette évoquant celle d'un kiosque de submersible, un monument dédié « à la mémoire des sous-marinières morts pour la France ou en service commandé » (quelle que soit la différence entre ces deux façons de mourir), avec une liste de ces derniers que l'obscurité, à distance, rendait malheureusement illisible.



Jean Rolin © Gérard Rondeau,
avec la courtoisie des éditions P.O.L.

Bibliographie succincte

- La traversée de Bondoufle** - Paris : P.O.L., 2022 - (Fiction)
- Le pont de Bezons** - Paris : P.O.L., 2020 - (Fiction) - Prix Joseph Kessel
- Crac** - Paris : P.O.L., 2019 - (Fiction)
- Le traquet kurde** - Paris : P.O.L., 2018 - (Fiction)
- Peleliu** - Paris : P.O.L., 2016 - (Fiction)
- Savannah** - Paris : P.O.L., 2015 - (Fiction)
- Les événements** - Paris : P.O.L., 2014 - (Fiction)
- Ormuz** - Paris : P.O.L., 2013 - (Fiction)
- Dinard** : essai d'autobiographie immobilière / photographies de Kate Barry - Paris : La Table ronde, 2012
- Le ravissement de Britney Spears** - Paris : P.O.L., 2011 - (Fiction)
- Un chien mort après lui** - Paris : P.O.L., 2009 - (Fiction)
- L'explosion de la durite** - Paris : P.O.L., 2007 - (Fiction)
- Terminal frigo** - Paris : P.O.L., 2005 - (Fiction)
- Chrétiens** - Paris : P.O.L., 2003 - (Fiction)
- La clôture** - Paris : P.O.L., 2002 - (Fiction)
- Traverses** - Paris : NIL éditions, 1999
- Campagnes** - Paris : Gallimard, 1999 - (Blanche)
- L'organisation** - Paris : Gallimard, 1996 - (Blanche) - Prix Médicis
- Zones** - Paris : Gallimard, 1995 - (Blanche)
- Journal de Gand aux Aléoutiennes** - Paris : Payot, 1995 - (Petite bibliothèque Payot.Voyageurs)
- Cyrille et Méthode** - Paris : Gallimard, 1994 - (Blanche)
- Joséphine** - Paris : Gallimard, 1994 - (Blanche)
- La frontière belge** - Paris : Jean-Claude Lattès, 1989
- La ligne de front** : un voyage en Afrique australe - Paris : Quai Voltaire, 1988 - Prix Albert Londres
- L'homme qui a vu l'ours** : reportages et autres articles : 1980-2005 - Paris : P.O.L., 2006
- The Habit of Being** : [Exposition. Arles, Abbaye de Montmajour, 2017] / texte et photographies de Kate Barry ; texte de Marie Darrieussecq et Jean Rolin - Paris : Éditions Xavier Barral : le Bal, 2017
- Jean Rolin publie également des articles et reportages dans différents journaux dont les grands quotidiens nationaux.



Ascendante Matin, 2018, huile sur toile, 22 x 16 cm

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Jacques Allemand

K, après toi (recueil inédit)

cette fois ce sera sans lui
pour voir si on sait encore marcher tout seuls,
son ombre en boule comme un remords,
un jeu qui finit mal,
peut-être qu'on l'oubliera au milieu des chênes verts
sur les ponts brûlés
sur les gués à regarder la pierre d'après,
sans lui il te reste l'ineffable fluidité de l'espace quand même
& moi
mais tu le cherches tu n'en finis pas
il faut croire que tu l'aimes, ton drogman,
ton poseur de questions sans réponse,
jusqu'à quand trouve-t-on du nouveau
chaque fois qu'on retire une peau ?
ça t'inspire

* * *

après K le déluge, disait sa grand-mère,
d'où ses épaules en pente,
pas même un regard ne pourrait s'y accrocher,
mais lui le sent, le déluge
une source entre ses doigts
à égale distance de la joie et de la tristesse,
de sa double nature
aucune ne regrettant l'autre,
ici quelque chose commence,
une énigme insoluble sous son plafond charbonneux
ou plutôt une énigme dont la solution est une autre énigme
et ainsi de suite jusqu'à la dernière

qui lui montre les dents avec la mer derrière
— il précise
« ce n'est pas parce que je suis fini
que je vais tout emporter »

* * *

K veut des phrases courtes
pour avancer léger
y voir plus clair dans ses tuyaux
se connaître fait un bruit d'aile qui l'enveloppe,
il commence à s'y faire,
il existera toujours des gens de hasard
qui en sauront plus sur lui que lui

* * *

K ne triche pas avec la maladie
il connaît tous les recoins de son territoire
il n'a pas besoin de se traiter de brindille
ni de jouer au coq, bréchet au vent
l'univers le traverse dès qu'il sort de chez lui
il n'a pas d'atout caché
c'est comme ça
il s'étonne qu'on s'étonne
s'il vous regarde à travers les mailles de son écharpe
laissez-vous faire
il ne vous prend rien
c'est vous qui donnez

* * *

— Fernando Pessoa le multiple l'abondant,
souvent cinq poèmes le même jour
quelquefois huit ou neuf, plus de trente à l'en croire
en ce « jour triomphal » du 8 mars 1914,
insaisissable malgré tout ça
(peut-on être torrentueux à *plat* ?)

Fernando Pessoa

le prénom de mon père ne lui ressemble pas
mais qu'en sais-je, plutôt me demander
lequel des deux m'est le moins étranger
— *soyons sérieux !*
— ou bien si ces deux-là n'auraient pas dans le noir
échangé leurs chapeaux

* * *

il lui semble que le temps n'est plus pareil
qu'il se remonte plus facilement
qu'il ne lui fait plus les poches,
que sur terre comme au ciel ou dans les algues
les choses respirent que c'est pour rire
même les veines qui courent sous le tatouage
— au calme de sa paupière
on dirait qu'il connaît la suite

* * *

Si K veut bien je commence par là,
après la journée me semblera large comme
l'*Avenida* vue du milieu
et je n'aurai plus qu'à attendre le soir
son souffle de ressuscité ses tapes dans le dos
sa passion des miroirs,
qui sait si dans les derniers feux
la tête à la renverse au milieu des feuilles découpées du bord du fleuve,
encore grisé par mes coups de canif dans le hamac
— quand chacun me croyait occupé
à fabriquer de l'écume et des grillons —
je ne finirai pas par ressembler à l'estuaire,
à force de bluffer grand comme le *río*

* * *

sortis du tunnel
les amoureux à sens unique
les *addicts* entre deux sirènes
et vous, sautant d'une traverse à l'autre,
aucun train
ne vous rattrapera

dans sa cabane au bord de la voie
K vous observe dans la lumière oblique,
pour vous il inventera
des histoires à double fond
des vérités qui doutent jusqu'au seuil
mais quand il faut
visent au cœur

* * *

sur le trottoir il suit son chien guide,
distraction du chien, l'homme heurte *Réponsatou*
célèbre d'un bout à l'autre du quartier
«amigo, fais gaffe, tu m'as pas vu ?»
l'aveugle abaisse ses lunettes noires,
Réponsatou découvre un espace si morcelé
que sa main cherche une canne

* * *

lou ravi

son show fera-t-il un poème,
y retrouvera-t-on cette colonne vertébrale si particulière
(souplesse *fluo*
chaleur volée alentour),
lou ravi,
teint de muraille par modestie,
mèche créative pour le plaisir
et toujours quelque chose de fracassant
même pour franchir les portes ouvertes

la ville du ravi,
capitale de la rondeur
des lilas du bord du lac à la cime du nuage,
capitale rêveuse dans les stridulations de fin d'été
facétieuse avec ses oreilles de lapins dans les jardins publics
tout y est chez soi
même la gravité au bord de l'eau,
accrochée à deux visages qui s'en promettent trop,

*lou ravi, tout est possible dans le V de tes bras,
grâce à toi l'atout maître
quand j'embrasse, je comprends,
j'en suis sans y être, le contraire aussi bien,
je saisis pour libérer du haut du toit
j'y crois sans brûler
l'inverse, même, les jours de grâce*

* * *

ils ont choisi de partir en croisière le plus loin possible
pour disent-ils
rompre la glace avec l'idéal,
en reviendront-ils indemnes ?
lui, je l'ai rêvé un pied taillé dans le rocher
souriant au demeurant,
elle souriante aussi,
le portrait de sa mère dépassant de son manteau,
le capitaine manifestement impatient
de les voir quitter le bateau

* * *

au temps des nappes bleues
K était venu chanter au bord du fleuve
sur la rive des paroles,
en face c'était la rive des cris et des peupliers,
je commençais à comprendre
que le moment était venu de crier autrement
pas plus fort
autrement
et pour les chansons, pareil,
à l'époque elles me tenaient en cage,
3 mots, n'importe, une chanson,
un hasard, un lapsus, une chanson
un *strike*, une chanson, un dérapage aussi, tout faisait notes,
lui passait entre les barreaux de ma cage sans les voir,
il était partout chez lui
surtout chez moi
ça faisait du bien
comme jeter à vingt ans
l'affiche collée au-dessus de son lit d'enfant

* * *

le grésillement de la radio militaire
au sommet du mont Tazekka, 2000 mètres ou presque
où les *redoutables* offrent le thé,
tout autour le paysage en noir et blanc
(ça ira, dit le sang qui tient à sa couleur dans veines et artères),
on pense à grosses mailles
on cause plus fort que de raison
de ce côté de la buée où la fatigue fume avec le cuir et le drap trempé,
« pas de souci pour le retour, Monsieur K, si vous traînez pas »
on s'inquiète pour lui,
sa surprise aux yeux ronds, son air tombé du nid
ça les amuse, les *redoutables*

* * *

qu'est-ce que le fragment dira du tout
K en appelle aux chansons
qui ont réponse à tout
il vous appelle vous
pour ne pas être seul avec la lune
la lune justement
son marivaudage le long des rails
et K, un petit véhicule tiré de sa manche
pour traverser l'espace
de vous à tout

* * *

K sur le pont
quelqu'un pour en jouer comme d'un instrument,
un autre l'attrape et le laisse tremper au bout de sa ligne
il est bon dans le rôle du poisson
avec sa tête d'amoureux effrayé par l'amour
mais qu'est-ce qu'il dit en articulant de son mieux
*« près de vous toujours
comme une moustache sur la joue d'un enfant,
en vous
pour battre sous votre chemise »*
ajoute-t-il en me montrant du doigt

Pierre Andreani

moi guerrier rétrospectif
profil à musculature
rare, j'ai dégueulé
saillant, l'esprit qui ne prétend plus
nous nous roulions dans l'herbe,
vacarme de bambins,
par-dessus nimbus
tronc de cèdre, arbousier, drave,
cime et *magical* jouit

*

escadron de coupables pioupious,
sotation deux
ils s'affairent en permission
c'est qu'on voyage dans l'armée !
passant de renoncule à bulbes,
de séminales à microfiches
je m'arrête sur une feuille de baobab
savez-vous à quoi ressemble une feuille de baobab ?

*

merisier branche audiovisuelle
qui diffuse vers
la triperie hindoue
honte, à quoi vers tu tends, fourche
qui pointe les blés bleus
chasse-moyeux sur le pavé maudit la voie garnie
un seul adjoint, nous arrosions ses bottes

*

et paradis de flocons là
dans l'annuaire panzer
du laboratoire onusien
une particulière gangrène
l'optique d'un affrontement en langue
étrangère banalisé de tortures
juge à froc abaissé
les bisbilles rentables
entre années de feu, tu me diras

*

dans nocturne, lesdites gardiennes en robes
c'est un chant de combat, belge
noté scotch mural
on est passé devant le terril, le char baissé –
évanouis
au conflit, pandémie, avec ça :
rond départ pour Asturies, jambe
plie, montre, tonnerre

*

en direction du pôle, une jacte
ancienne fêlure par le sucre,
foie troué, tu me diras
un administratif perdu
dans le bon mot qui rebrousse
parle au nom de : ta figure, général !
syndrome au final, caquette mon père,
ombre énième, idée qui traîne

*

dicte à mort, sac de sacrifices,
belle greffe, arbalète j'ai tiré –
tu m'as prévenu, vendredi sonne,
ni miche, ni rien, vide besace...
humble cirque qu'est le mien
avec joie, impréparation, le
long drap vaporisé de rosée
sudorifère vêtue je cherche

*

rappelle-moi tes mains qui
grattent le velours de ma vareuse
bleu drap de nuage composé,
la surprise de cette étoffe masculine
serre et enserre la somme
de mes penchants ternes

*

tu n'as pas cogné ta tête à l'ornement du jour
ce ne sont que chromatismes
du long tard veuf que tu connais
déjà mariage dans de longs draps bariolés
de bleu et de beige rosé
pour toi nier l'oubli, cernes
fort amer ce banquet froid

*

meurt en cage si tu n'as pas vu
combien ça coûte un arbre à mulots
pour éventrer tes mocassins raisins
coupe de vin rosé au poignet
panama traître où la lune...
je prends ombrage de votre canne
jumelles au pif sans révérence,
je prédis ton futur

*

retirage au recto, on y fourbit nos armes
vieux comme qui ?
idée seule sous ma canine béance
le journal siffle des renseignements
le nez et la bouche collés à la mousse du micro
un agent s'annonce rousse féminine
et jet d'objet

Arianna Galli

Poèmes écrits en italien et traduits en français

Libre di Saint Laurent

La prima volta che ci incontrammo,
indossavi una camicia bianca,
con la schiena marcata e i bottoni trasparenti.
Mi avevi chiesto quale fosse il mio odore :
era una fragranza francese
di mandarino e lavanda.

Ti avevo poi osservato :
eri un giardino sul mare,
salmastro, arido, dai colori caldi, tropicali,
in mezzo a una strada di Milano.

Libre de Saint Laurent

La première fois que nous nous sommes rencontrés
tu portais une chemise blanche
avec un dos marqué et les boutons
transparents.
Tu m'as demandé ce que c'était mon odeur.
C'était un parfum français
de mandarine et de lavande.

Je t'avais alors observé :
tu étais tel un jardin au bord de la mer,
saumâtre, aride, de couleur chaude,
au milieu d'une rue de Milan.

Sogno cittadino

I palazzi si moltiplicano, infiniti,
per le vie di ippocastani ;
regolari curve leggere,
non una linea di squadra.

Milano suona la sua *musica*
d'organo, i tasti le strade
calpestate dialogate strillate
dai passanti.

E tu fantasma sibili tintinnii di
triangoli e
un flauto ti accompagna.

Le tue orme sono macchie di sangue.

Rêve milanais

Les bâtiments se multiplient, infinis,
à travers les rues des marronniers d'Inde ;
courbes irrégulières,
il n'y a pas de ligne de règle.

Milan joue sa *musique*
d'orgue, les rues telles des touches de piano
piétinées, conversées, criées
par les passants.

Et toi, fantôme, murmures
des jingles de triangles
et une flûte t'accompagne.

Tes pas sont taches de sang.

Amandine Gouttefarde-Rousseau

Plaies de chamane

Dans la pénombre des bois
la silhouette cornue
de Cernunnos
antique homme-cerf
antique ombre terrifiante et bienveillante
fait courir sur le corps des malades
les renards, les corbeaux et les biches
danser les feuilles dans les airs
pour panser les plaies
faire circuler la vie à nouveau
sous la peau anémiée

Cernunnos tant de fois croisé
et jamais reconnu

Les morceaux de mon âme
éclatés
dans l'espace
je les vois flotter
en attendant
d'être sûrs
que tout va mieux pour rentrer

J'entends leur chant de tristesse
au milieu des poussières
d'étoiles
et les météores les frôlent
la lune est désespérément vide
et froide

Avec ma lyre et
ma sauge
séchée et brûlée
pour monter vous charmer
tout là-haut
et vous apaiser

Les oiseaux qui picorent
sur ma fenêtre
je leur demande
de vous ramener sur leurs ailes
un jour
quand vous voudrez
je vous attends
et je tisse
tous les jours
les fils d'araignées
qui me relie à vous
et je regarde la rosée
qui perle
pour vous désaltérer
en attendant

Jean-Charles Paillet

Jeunesse errante

de présentiel en distanciel
toujours la distanciation sociale
insupportable vertige

Comme les apatrides
tu habites une déchirure
en marge de ta vie

Tu ne sais plus où poser ton rire
où pousser des cris d'amour

Grégory Rateau

Exil

Je suis ce gamin lancé dans le monde
Cherchant « la maison » partout
Où les sourires se souviennent encore

Je suis cette langue exilée
Dont l'héritage en fuite
Le retient par la peau du Verbe

Je suis cette cigarette de trop
Et qui, une fois éteinte
Attend sagement de nouvelles brumes

Je suis cet être en chantier
A la recherche du frère ou de la sœur
Passant outre les quelques miettes de sang

Je suis cette raison vacillante
Accoquinée aux maudits
Mais se refusant à partager leurs tristes sorts

Je suis ce bohémien avide de sensations
Aveuglé par ses chimères
Mais s'accrochant désespérément à une branche d'éternité

Je suis cet imposteur
Dont la lucidité vengeresse
Lui désigne la blessure du soleil

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Assem Doghri

Alphabet cassé

Texte conçu et travaillé dans le cadre de l'atelier d'écriture de Gérard Noiret pour la *Nuit de la lecture* de janvier 2023

Que savez-vous du A ?

- Angles.
- Ils sont insaisissables !

Que savez-vous du B ?

- Billion.
- Mille millions de mille sabords !

Que savez-vous du C ?

- Ce qu'il fallait démontrer.
- La victoire après le soulagement !

Que savez-vous du D ?

- Décimales.
- Il se passe beaucoup de choses après la virgule !

Que savez-vous du E ?

- Euclide.
- Voilà dit-on, la plus belle formule du monde !

Que savez-vous du F ?

- Formules.
- Un langage plutôt aride !

Que savez-vous du L ?

- Logique.
- Tiens, il pleut, je prends mon parapluie.

Que savez-vous du N ?

- Négatifs.
- Moins par moins donne plus.

Que savez-vous du T ?

- Théorie du chaos.

Le battement d'ailes d'une mouette triste !

Que savez-vous du P ?

- Pi.

La circonférence est fière, d'être égale à $2 \pi r$.

Que savez-vous du I ?

- Infini.

Avec Pierre Dac : « l'éternité c'est long, surtout vers la fin. »

Que savez-vous du O ?

- Ou logique.

Avec Jacques Brel : « j'ai jamais tué de chats ! ...

 Ou alors y a longtemps...

 Ou bien, j'ai oublié...

 Ou ils sentaient pas bon... »

Que savez-vous du Z ?

- Zéro.

Avec Raymond Devos : « rien, ce n'est pas rien...

 Si on peut trouver moins que rien,

 C'est que rien vaut bien quelque chose. »

Que savez-vous du S ?

- Si et seulement si.

Ce poème est terminé, si ce vers est le dernier.

Raymane Doghri

Tourner sa langue seize fois dans sa bouche

Texte conçu et travaillé dans le cadre de l'atelier d'écriture
de Gérard Noiret pour la *Nuit de la lecture* de janvier 2023

Que savez-vous des langues de serpents ?

— Enroulées autour d'une fourchette, elles sont délicieuses

Que savez-vous des fourchettes ?

— Posées sur une nappe, ces armes mortelles n'éveillent aucun soupçon

Que savez-vous des armes ?

— Pan ! Elles tirent de jolies fleurs en pleine face

Que savez-vous des fleurs ?

— On les plante pour emmerder les allergiques

Que savez-vous des allergiques ?

— Certains détestent les cacahuètes

Que savez-vous des cacahuètes ?

— Modèles compacts de nos cervelles humaines

Que savez-vous du cerveau ?

— Une source d'électricité utile en ces temps d'inflation

Que savez-vous de l'électricité ?

— Elle se déploie en entrelacs de câbles pour nous débarrasser des pigeons

Que savez-vous des pigeons ?

— Picasso des rues, pinceau de plumes et pot de crotte

Que savez-vous des pinceaux ?

— À la maternité, on dessine avec les sourcils des nouveau-nés

Que savez-vous des maternités ?

— Des aéroports secrets pour les cigognes

Que savez-vous des aéroports ?

— On y exclut les avions en papier

Que savez-vous du papier ?

— Certains le tartinent de confiture, d'autres de savoir

Que savez-vous du savoir ?

— À une apostrophe près, le pronominal du verbe avoir

Que savez-vous des prêts ?

— Les langues de vipères ne remboursent pas leurs dettes

Que savez-vous des langues de vipères ?

— Ce sont des langues de serpents

Que savez-vous des langues de serpents ?

Patrick Fourets

La lettre L pour Limite

Dans le périmètre de Craonne, la mort est sans limite. Un général, borné, à la patience limitée, ordonne : Chargeons ! Et ses troupes partent à l'assaut d'une colline imprenable. Avant d'atteindre son sommet, beaucoup seront morts. La tranchée derrière eux, c'était la vie, désagréable mais réelle. Au-delà, elle est illusion. La blessure, à la limite, en simple prolongation, jusqu'à la prochaine tuerie. Le temps est précieux, pour ces jeunes hommes atteints par la limite d'âge, très tôt, trop tôt. Alors vite, une lettre, la dernière à destination de la fiancée pleurant d'effroi au pays, à la mère sachant presque déjà la cruauté du moment. Alors la bouffée de tabac gris, pour faire semblant de vaincre la peur absolue. Et devenir pour rien, l'un des innombrables cadavres, jonchant le sol, un mort pour la Patrie. Soldat de la « Grande Guerre », la « der des ders » soi-disant... Ces hommes ont défendu les limites frontalières de la France. Pourtant au cours de l'Histoire ces limites ont été fluctuantes. Mais les esprits belliqueux prétextant les rétablir sans cesse ont de tout temps recherché des motifs de conflits. Il faudrait leur apprendre la pierre angulaire limitant un bois, un champ, dans le Velay de mes grands-oncles, comme dans bien d'autres campagnes. Et personne ne songeant à déplacer la marque.

Comme hier

Tableau noir, blouse grise, craie blanche
Mémoire en couleurs.
Cœur vert du printemps de l'école primaire
Les joues se teintant de rose au frimas de l'hiver
Bleus aux genoux, chute dans la cour de récréation
Marron à l'œil, un jour de bagarre !
Trace, terre de sienne, sur le chemin aux cailloux noirs, blancs, gris
Hier, la saveur d'un fruit rouge des bois.

Chambre d'enfant

La tourterelle roucoule. L'enfant écoute assis sur une chaise de sa chambre au lit étroit. Elle berce son âme, perchée sur la mappemonde posée sur la commode à trois tiroirs. Le *Godin* sur le côté de la fenêtre attend les jours de froid pour avaler d'un appétit vorace les boulets d'antracite stockés à la cave.

Se pencher à la fenêtre, c'est laisser son regard, s'abandonner, depuis le deuxième étage de l'immeuble, à la vue d'une quelconque cour intérieure, ou à vagabonder, par-dessus les toitures, en direction de la rue *Biot*, son *Prisunic* et le cabinet du Docteur *Revaux*, le médecin de la famille. A son extrémité, la place *Clichy*, vivante.

La porte de la cage s'ouvre dès le retour, attendu, de l'école communale. La tourterelle apprivoisée – un mâle, en complicité totale avec l'enfant, ne rentrera dans son espace intérieur, qu'au coucher de son compagnon, participant aux devoirs scolaires en s'agitant sur le cahier d'exercices, accompagnant de sa chanson la lecture récitée devant la maman rentrée de son travail, toujours trop tard.

L'heure du goûter : une tartine de pain ordinaire et quatre carrés de chocolat *Poulain*, pour l'enfant, une pincée de grains de blé ; le volatile quémandeur, picorant dans la main du garçon.

Ils s'amuseront longtemps parmi les jouets tapissant le sol, dont un *Tour de France* permanent de cyclistes en fer-blanc. Enfance en joies simples, rue *Lécluse* malgré le divorce des parents.

La tourterelle, complice, surtout les jours où les remontrances maternelles perturbent l'harmonie du duo.

Martine Gouaux

Ascendance

Au bord du chemin, un modeste rocher
elle le choisit, lui pour l'entaille, lui pour le creux
pour les cendres de son homme qui maintenant
... dans la fente de la roche endormie, nid de granit, en terre de
Pyrène

Car le ciel est vaste... du meilleur, la lumière se souvient... tout vibre,
vibrera, et les cloches des troupeaux, les pas lents des bergers,
jusques aux cimes étirent leurs mélodies

Elle, vieille dame, vieille maman
aurait choisi le jour tendre où les anémones se donnent.
Seule, elle l'avait voulu puisque désormais elle serait
... la démarche flotte un peu, mais puissante
la force qui la tient en haute fracture

Cérémonie intime, bruit sec de la canne,
intension aiguisée, sommet de douceur
A la béance du bloc rugueux, ultime offrande

Nine, se hasarde
point de sentier pour une incursion en lacune ancestrale...
au-delà d'une colline herbeuse, dite des Lièvres, désert de
monts, lacs et pierrailles... depuis longtemps séchées, les
larmes d'une autre femme-mère - longue peine - pour une
enfant perdue... à peine ascendant écho !

La vieille dame amoureuse
sourde à l'histoire, oublie l'Enfant, clos en haute majuscule...
Insouciante d'éblouissance, elle chérit la douleur campée en fièvre
dévastation

Et comme il n'est de bloc sans fêlure, un brin espiègle, elle conduit un
jour d'été ses grands-petits au rocher :
c'est ici, dit-elle, d'un air entendu

Les grands-petits, à présent seuls
toujours plus profond, le vide !
Elle avait dit (tous se le rappellent) :
la route n'est pas loin, ce sera facile, vous serez plus libres...

ici tout est vif, inattendu... la lumière a ses creux, la neige ses étoiles,
les fleurs leur midi... des paroles, gouttelettes infimes d'une brume
claire, en suspens dans l'obscur, trouveront le chemin jusqu'aux
lèvres... ici tout invite...

Tendre alors l'oreille sur ces hautes terres
peut-être exhumer l'or aux Bones Hores

Dominique Guertault

La vie à tour de rôles

Chapitre I

C'est une aire d'autoroute comme il en existe beaucoup, en Provence, sur la fameuse autoroute du soleil, le trafic y est intense quelle que soit l'heure, quelle que soit la saison, toujours de gros camions, des voitures, des camionnettes de livraisons, et toutes sortes d'autocars de tourisme ; c'est là qu'elle a choisi d'installer sa chaise pliante, comme tous les jours.

Elle arrive on ne sait trop comment ni on ne sait d'où car il n'y a pas d'agglomération alentour et personne ne sait où se trouve la maison la plus proche. Elle arrive toujours à la même heure, vers neuf heures du matin, sa silhouette menue apparaît à l'angle des boutiques de souvenirs, elle marche doucement en prenant soin de poser délicatement ses pieds car elle pourrait si facilement trébucher, il faudrait qu'elle s'aide d'une canne, bien sûr, comme toutes les personnes de son âge, mais elle se refuse à l'idée de vieillir trop vite ou trop mal !

Le temps qui passe, c'est pour les autres, elle, elle a besoin d'un temps qui avance avec elle, devant elle pendant des semaines, des mois, des années encore... elle s'arrête un instant, dépose sa chaise pliante à ses pieds et regarde autour d'elle... son visage demeure serein, à peine ridé, un peu triste parfois lorsque ses grands yeux bleus fouillent l'horizon, puis, comme sortant d'un rêve, elle reprend sa chaise et se dirige à petits pas vers un emplacement ensoleillé mais pas trop et près des petits commerces de la station service, mais à bonne distance des pompes parce qu'il n'y a rien d'intéressant à regarder et ça sent trop l'essence ! non, il faut un endroit stratégique d'où elle puisse observer les voitures, les gens qui en descendent, les enfants à peine libérés qui courent vers le drugstore, le mini bazar, le café viennoiseries et même les toilettes !...

Il va faire chaud aujourd'hui, il n'y a pas un souffle d'air, les arbustes de la station se sont immobilisés, les grands cyprès au loin restent en attente d'une torpeur à venir et la chaleur naissante fait vibrer l'azur du ciel.

Elle a choisi une robe en lin d'un vert lumineux mais discret, elle a renoncé au rose qu'elle aimait du temps de sa jeunesse, plus de rouge non plus, plus de blanc, un peu de bleu au printemps, du marron en automne mais surtout pas de noir ! le noir n'existe pas de toute façon !

A son cou se balance très doucement, au rythme de ses pas, une chaîne en or qui retient une étrange médaille en forme de poisson, non, plutôt en forme de sirène aux longs cheveux souriant béatement !

- « Elle est belle ma médaille ! c'est un porte bonheur ! je ne la quitte jamais, j'ai encore besoin d'elle ! vous savez ! »

Elle déplie lentement la chaise, pose un sac en toile à ses pieds, toujours le même, à l'intérieur duquel on devine la forme d'une bouteille, d'un sachet et de ce qui fut un beau chapeau de paille aux grandes ailes tressées...

Ah ! il y en a du monde ! elle vient au spectacle, comme ça, au spectacle de la vie ordinaire, de la vie quotidienne, familiale, il y en a des acteurs sur scène ! des voyageurs de commerce avec leur petite mallette pour l'ordinateur et le téléphone fixé à l'oreille, des touristes en mal de soleil et de mer bleue qui veulent la prendre en photo dès qu'ils l'aperçoivent, ça ne la dérange pas, elle leur sourit en leur faisant un signe de la main, comme la petite sirène sur le métal froid de la médaille. Des chauffeurs livreurs en salopettes aux couleurs de leur entreprise la saluent dans une révérence exagérément appuyée et drôle, elle rit avec eux. Des routiers de tous les coins d'Europe, aux plaques d'immatriculation totalement improbables lui lancent un bonjour dans la langue de leur pays, elle leur répond en fredonnant le début de la « Marseillaise » et tous se mettent à rire... et à applaudir.

Le tonnerre merveilleux des applaudissements, cette houle qui monte de la salle, enfle et se jette sur la scène en éclaboussant de bonheur, les personnages et les acteurs ! comment oublier de tels moments ? comment vivre loin d'un tel partage, d'une telle complicité, d'une telle passion !

La représentation peut commencer !

Elle qui fut souvent à fouler les tréteaux, la voici de l'autre côté, sur la rive tranquille du spectacle, là où il n'y a aucun danger, où l'on ne prend aucun risque, où l'on s'assoit paisiblement pour voir le monde s'agiter, les mousquetaires se battre, les amoureux se déchirer, les rois s'entretuer, et tout cela, l'esprit dégagé, on sait très bien qu'il n'y aura pas une seule goutte de sang sur scène, que les mousquetaires vont reprendre leur mini Austin après la représentation, que les rois repartiront à moto, quant aux amoureux, aucun risque non plus, ils sont mariés chacun de leur côté et ont des enfants, dès leur retour, ils allumeront la télévision pour connaître les résultats du match de foot ou la météo du lendemain mais pendant deux ou trois heures, tout n'est plus possible : ils endossent d'autres costumes, d'autres mots, d'autres gestes, d'autres destins, ils oublient leur famille, leur voiture, le nom de leurs voisins, la facture du pressing, leur numéro de carte bleue, ce sont des acteurs d'une vie d'emprunt, ils se réincarnent, plongent tête baissée dans un autre monde attirant, envoûtant, c'est l'ivresse des profondeurs de l'âme, le vertige des sentiments empruntés, c'est un jeu de miroirs parfois, un jeu de dupes bien souvent...

Cassandra, assise sur sa chaise pliante observe le spectacle du monde, elle garde en elle la réalité de toutes les illusions qu'elle a vécues, la réalité de tous les sentiments héroïques qu'elle n'a jamais connus car sa réalité à elle, sa force intérieure, c'est le théâtre, tout ce qui n'est pas théâtre est illusion !

« nous sommes faits de la même étoffe que les songes »
(Shakespeare)

Les gens s'étonnent de sa présence, c'est certain, que fait cette femme, toute seule, assise sur une chaise pliante à n'avoir d'autre occupation que de les regarder?

Certains parce qu'ils s'arrêtent régulièrement sur cette aire d'autoroute ont pris l'habitude de la voir et la reconnaissent, ils lui font un signe de la main, par pure gentillesse car elle ne demande rien, ce n'est pas une mendiante, elle est habillée correctement, sa robe verte en lin lui donne aujourd'hui l'apparence d'une fée oubliée dans la garrigue cherchant désespérément dans le dédale de ses souvenirs le fil ténu qui la sauverait des ténèbres, sa présence est étrange, inattendue mais c'est tout !

Quelques-uns s'enhardissent et viennent vers elle d'un air un peu gauche mais bienveillant, ils échangent quelques paroles sur le bel été qui se prépare, sur les touristes qui descendent à Marseille, puis finissent toujours par lui demander pourquoi elle est là et ce qu'elle a fait dans sa vie... pour en arriver là, sur une aire d'autoroute ?

Elle marque un temps d'arrêt avant de répondre, puis prononce le mot « ac- tri- ce » ou « co- mé- di- enne », selon son humeur, en détachant bien chacune des syllabes pour les garder plus longtemps sur la langue, non comme un bonbon dont on aimerait prolonger la saveur, mais comme une fierté que l'on voudrait maintenir en soi pour se persuader à chaque minute qu'on en est toujours digne...

Ses interlocuteurs restent sans voix, elle prend ça pour de l'admiration, en fait ce n'est que de l'étonnement, de la méfiance ou de la franche moquerie, certains même ne se gênent pas pour pouffer de rire ! comment imaginer, derrière son aspect aussi insolite, qu'elle ait pu fouler les grandes scènes parisiennes ou d'ailleurs ? mais Cassandra a le cœur trop grand et trop pur pour sombrer dans la mesquinerie des jugements... elle est actrice comme on est gaucher ou chauve ou courageux ou stupide, c'est sa nature, elle n'y peut rien...

L'épicerie familiale de son enfance, les tracas de la vie quotidienne, les fins de mois difficiles, ça c'étaient les erreurs accumulées du destin, d'un destin qui n'avait rien compris et qui s'était acharné à lui rappeler la dure réalité de la vie, celle à laquelle Cassandra s'était opposée de toutes ses forces en récitant à longueur de temps les merveilleux vers de Racine :

« n'en doutez point madame et j'atteste les dieux
que toujours Bérénice est présente à mes yeux
l'absence, ni le temps je vous le jure encore
ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore. »

Et son esprit s'envole, loin de cette aire d'autoroute, loin de la Provence, pour se poser dans la banlieue d'Orléans, dans l'épicerie familiale où elle a vécu, heureuse, en fille unique adorée, avec ses parents affectueux mais tellement occupés... la petite Lucie qu'elle était alors, flânait dans la campagne et dans l'enfance, gambadait sur les chemins de terre, sautait les ruisseaux à cloche-pied et cherchait à quelle branche accrocher sa future vie d'adulte...

Ce fut le théâtre son premier amour, ce fut peut-être le seul, ce fut certainement le dernier !

Claudine Guillemin

Des trous

Des trous qui filtrent la lumière
entre les feuilles de l'orme comme diamants qui dansent
les scolytes l'attaquent le souvenir demeure.

Des trous à la vrille la perceuse
des trous métamorphoses des cibles prenant corps
l'œuvre finie s'expose l'artiste est sans emploi.

Multitude de trous
au laser sur plaque œil visage inconnu
pixels éclats de vie en plein centre de Kiev.

Trous projections de sable
trous neige sur dalle noire trous cimes de montagne
sur la tombe d'un neveu qui traversa l'Ukraine.

Trous sur lambeaux de vie
drapeaux multicolores suspendus à des pieux
sur des tas de cailloux au-dessus de Yalta.

Trous entonnoirs tombeaux
vestiges de la guerre vieux bouleaux rabougris
oasis de mémoire en Champagne endormis.

Des trous dans la forêt
Des trous remplis de traces d'esprits de disparus
d'aventures de rencontres opportunes d'espoirs !

Xavier Lemaître

Mers morsures caresses

I Une littorine fossile

Lettrines de la grande saga des mondes marin et terrestre, les littorines fossiles se dessinent aux flancs des falaises, se lisent sur les plages parcheminées, se trouvent aux sommets des montagnes.

On les disait antédiluviennes, elles sont aujourd'hui classées et datées. D'origine marine, les littorines se sont caparaçonnées : ABRI DÉFENSE MONTURE. Après le retrait des eaux, par milliards, ces mollusques gastéropodes se sont échoués, agrégés, pétrifiés : fragiles témoins de l'outrage aveugle du temps et du génie chimique de la fossilisation par carbonisation.

Désormais la montée des eaux affaisse la falaise. Le fossile s'é gare, s'immerge, disparaît dans l'étroit goulot du sablier cyclopéen de l'oubli.

Parfois l'érudit attentif l'aperçoit, le recueille, le nomme, le latinise.

Alors le savant déchiffre son héraldique.

Le plasticien admire ses arabesques.

La littorine enrichit le grimoire d'un conservateur.

Son étude alimentera le grand récit.

II Deux crinières en morsures et caresses

Crinières en bataille

« J'aimai les fiers coursiers, aux crinières flottantes »

Victor Hugo

Une jolie mèche rebelle s'est dévoilée

Sous l'œil pudibond du parangon de vertu.

Un léger poil discret a défrisé

Les nerfs sourcilleux du furibond poilu.

- Jeune femme, ta chevelure très peu visible
T'a valu bien des tourments !
- Jeune homme, ta barbe trop peu ostensible
T'a valu bien des tourments !

La mèche insurgée et le poil rétif
Conversent, devisent, se hérissent
En fauve crinière rugissante
De vie et de paix, d'amour et de liberté.

Alors toutes les follettes foulditudes fabuleuses
De fouets pileux couronnés de crin et de cran,
Fustigent les obscurs parasites fils du néant,
Enflamment les fort grands cœurs pleins d'allant.

Crinières dévoilées

*« Si je confie au vent
ma chevelure ambrée
j'attraperai toutes les gazelles des champs »*
Tâhereh 1817-1852

Peine capitale pour écart de voile : elle périt en silence.
Dévoilement fleurit la capitale : elles en parlent vivement.

Bruits bestiaux et brutalités barbares s'abattent sur
Cris d'alarme et crinières créditées de courage.

Les averses de coups peinent à tarir l'écume des
Paroles émergentes et le flot des cortèges solidaires.

Sans voile, ni tresse, les chevelures déliées flottent
et volent sur les avenues où elles tissent leur bannière
de révolte.

Voix et corps affranchis portent haut cet étendard
qui dessille le regard, éclaire l'entendement, exhorte
à la conscience.

L'oriflamme clame une devise universelle :
VIE FEMME LIBERTÉ

III Trois écumes des mers :

Grandes marées océaniques

- Des cohortes de vagues déferlent et dévorent les frêles troupeaux des rochers-plantons. Leurs caresses perfides anéantissent les derniers glacis de sable sec. Leurs lèvres écumeuses se mordent et s'embrassent fougueusement. Des légions de lames salées lèchent l'étable placide des coquillages puis hachent et tranchent la plage désarçonnée.

Naufrages Méditerranée

- La mer caresse avec adresse ou mord rageusement. Elle porte majestueusement ou engloutit impitoyablement ses cavaliers de fortune... ou d'infortune. Tel, vainqueur d'un désert de sable, sera vaincu par cette mer aveugle et ses complices naufrageurs.

Mer Noire violentée

- Voici face à la mer sombre, très sombre : ODESSA, port nourricier universel que le canon cherche à réduire en famélique souricière. En mer, des pêcheurs sont coulés, en plaine, des semeurs sont fauchés. Ils n'iront plus au bois.

Chaos cadavérique

Ailée, embarquée, chenillée ;
la mort rôde, grogne, mord :
Qui la musellera ?

Mots désœuvrés

Maçon, où est ta dernière maison ?

- Seules mes mains s'en souviennent.

Qu'est-elle devenue ?

- On dit qu'elle est pillée, incendiée.

Sa cave voûtée ?

- Disparue, toute honte bue !

Sa porte en bois ?

- Des voleurs l'ont emportée.

Ses fenêtres aussi ?

- Non ! L'explosif les a volées.

Son mobilier ?

- Exilé !

Sa cheminée ?

- Brûlée, elle veille le retour du foyer.

Sa chambre ?

- Les amants y ont perdu le sommeil.

Et son grenier ?

- Rien ! Si le grain n'y meurt !

Calcul mental

Guerre sans nom ni visage :
« OPÉRATION SPÉCIALE »
= sordide soustraction.

Les évasions se multiplient chez l'envahisseur. Ses annexions divisent.

Choses vues

Peintre, explique-moi les couleurs !

- J'ignore ce dont tu parles.

Les jonquilles ?

- Le soufre les a fanées.

La mer ?

- Noircie !

Les champs de blé ?

- Fauchés par la mitraille.

Le ciel ?

- Couvert !

La blondeur de la jeunesse ?

- Elle blanchit sous la poudre.

Les yeux bleus des femmes ?

- Noyés de larmes.

Les couleurs de ton drapeau ?

- Deuil

Et ?

- Sang !

Le poète, écrivain et peintre mauricien **Malcolm de Chazal** écrit :
« *La couleur est un corps de chair où un cœur bat* »

Résistance galvanisée

Petit, sourd et aveugle,
Le Sans-Parole décrète « anéantissement ».
Face à lui, tout un peuple vif se rebiffe.

Ronda Lewis

Cassandra

Après lecture des poèmes *Je meurs de soif auprès de la fontaine* de François Villon
et *Georgia* de Philippe Soupault.

Tu respires, Cassandra, puis soupères
Ta peau secoue la rosée, Cassandra
Et les dents tremblent contre les dents
Pendant que tu attends... *quoi*, Cassandra ?
Tu gagnes tout, tout en perdant
Au moins, tu y penses, Cassandra.

Le cri nourrissant se plie devant
Les vents secs de Santa Ana où
Le corbeau, Cassandra - le corbeau
Cherche à acquérir biens, mais laisse-le chiner seul
Viens surfer les collines bosseuses, Cassandra
Regarde le ciel nuageux et laisse-toi rêver,
Trouve ton côté d'enfant, Cassandra
Et repose-toi

Auprès de la fontaine. Et bois, bois, bois
Jusqu'à ne plus avoir soif, Cassandra !
Ta jupe se tord et se mouille dans la fontaine
... Bleu clair... bleu marine... au clair de la lune...
Ta peau brille dans la lumière douce
Sans que tu t'en rendes compte, Cassandra

Car tu tournes le dos,
Et tu regardes ailleurs... Cassandra !
Tu fermes les yeux pour voir toujours ailleurs
Tu ris d'angoisse et tes manches se froissent.
Le vent fait papillonner tes cheveux, et toi, Cassandra,
Tu fais une pichenette à une mèche, distraite.

Reviens, Cassandra, souris avec moi
Je fais sauter une pierre ronde sur l'eau
Le plouc résonne, splish... splash... Cassss-son-draaa
J'aime bien ton nom, et ton regard sur le qui-vive, pourquoi tu t'esquives ?
La gorge sèche se tortillent les mots de joie
Cassandra, tu as le droit de ne plus avoir soif

La vie, remplie des lois et restrictions, Cassandra, je sais...
Des lames tranchantes sur lesquelles tu trébuches - et j'entends ta voix monter
Pleine de colère, pissant du sang, colorant tes jurons dignes d'un marin borgne
Mais la lame est faite pour aussi couper le pain

Nous ramenant, ainsi, aux moments festifs.
Souviens-toi, Cassandra, des moments passés tous ensemble,
Autour d'une table d'automne bien bombée, égayée en offrandes
Les verres bien remplis, les rires et la musique, une valse dans la nuit...

Un instant, où tu oublies tes soucis, Cassandra
Nos rires se tissent et butinent les parfums boisés
L'éclat de joie soulage les épaules alourdies, Cassandra
Et les pas, Cassandra, les pas... virevoltent autour du pavillon
Jamais seuls, Cassandra, à la recherche de la fontaine...
là où on boit, on boit jusqu'à ne plus avoir soif.



Coupe, 2017, huile sur toile, 46 x 38 cm

Rencontre avec Béatrice Bonnafous

par Ronda Lewis

Qu'est-ce que l'on attend en regardant une œuvre d'art ? Personnellement, je veux être émue. Je veux sentir une respiration, un mouvement, un étonnement.

Quand j'ai vu une photo de l'œuvre *Coupe* de Béatrice Bonnafous, la blancheur rayonnait, et je voyais la coupe... *en transition* à défaut d'un meilleur terme. Elle me donnait envie de découvrir ses tableaux en vrai, et elle m'a invitée à voir son lieu de création.

Son atelier se cache derrière un grand portail anonyme qui s'ouvre sur une rue passante. Une fois dans la cour, le chemin dévie vers la gauche, puis quelques marches à droite, puis un tapis de cailloux qui nous guide vers l'atelier. Hiver, la verdure se fait rare, mais n'est pas absente. Une petite table ronde et une chaise en métal attendent dans cette petite cour privée les jours plus chauds.

[NDLR : L'atelier de Béatrice Bonnafous est situé au 13 rue de Châtillon à Vanves, dans le square Payret-Dortail, une cité-jardins réalisée à la fin des années 1920 par l'architecte Maurice Payret-Dortail, labellisée Patrimoine d'intérêt régional, où se nichent, parmi 135 logements, 27 ateliers d'artistes.]

L'atelier est simple, c'est fait pour travailler. La grande fenêtre qui s'étire sur au moins trois mètres domine la petite pièce, et les tableaux meublent toutes les surfaces : étagères dans les murs, l'escalier, l'atelier d'artiste qui nous emmène vers l'appartement adjacent. Même en hiver la lumière baigne l'atelier, et Béatrice offre de me montrer quelques œuvres qui seront bientôt en exposition à la Bibliothèque Municipale Paul Eluard d'Achères. Point important : elle me donne le temps de regarder chaque tableau, à mon rythme, car nous sommes d'accord, il faut se donner du temps pour regarder un tableau.

**Quel est le rôle de l'art dans votre vie ? Avez-vous toujours été artiste ?
Vous avez étudié à l'École nationale des Beaux-Arts, qu'est-ce que les études formelles vous ont apporté ?**

Dès la fin de mes études secondaires, je suis rentrée aux Beaux-Arts de Paris où j'habitais. Je travaillais dans l'atelier de dessin dirigé par un sculpteur très exigeant, Roger Plin. J'ai appris beaucoup avec lui et une chose indispensable... apprendre à jeter. C'était une très belle période enthousiaste. Je passais l'été et l'automne dans les Cévennes et je travaillais dehors dans une forte relation avec la terre. Après mon diplôme en dessin et ma première exposition, je suis partie voyager un an. À mon retour je suis revenue aux Beaux-Arts avec Etienne Martin et j'ai le souvenir de ses corrections inspirées où il basculait de toutes ses larges mains la sculpture commencée pour qu'elle prenne la lumière. J'ai aussi beaucoup gravé pendant dix ans et j'ai réalisé les monotypes de la première édition française de *L'Accompagnatrice* de Nina Berberova parue chez Alpha bleue. À la même époque nous créons, Michel Briendt, imprimeur éditeur, Patrick Sassier, ami des Beaux-Arts, et moi, la collection Empreinte, cahiers d'artiste dont je fais le numéro huit. Plus tard ce sera l'aventure passionnante avec Christiane et Alain Thiollet de la Galerie Maison Mansart dont je serai cofondatrice et qui va durer 15 ans jusqu'en 2000.

Le désintéressement et l'enthousiasme de tous étaient majeurs.

Je suis repartie en voyage et à mon retour je suis revenue à la couleur après des années de noir et blanc. J'ai alors suivi les conseils de Jean Bertholle. Mais l'enseignement le plus important est celui, à l'occasion d'un court voyage à Bastia en Corse, des façades, des fenêtres et du linge aux fenêtres qui m'ont amené ce que je cherchais. Les surfaces de couleur, leurs rythmes et leurs dimensions sur un plan frontal. C'est un moment majeur qui a modifié totalement ma peinture.

Je suis restée encore longtemps figurative. Des natures mortes épurées où je jouais avec le premier et le troisième plan et souvent une ouverture mystérieuse, des dédales de villes orientales où la couleur a commencé à s'affirmer fortement.

Les femmes archaïques sont arrivées à ce moment-là.

Un jour la coupe seule, rouge terre s'est déplacée au milieu de la toile. Elle a pris mouvement et elle est devenue tour à tour montagne, *ascendante, verticale*, et se détachant de la terre ou devenant terre, elle est devenue *météore*...

Effectivement on voit dans la série des *Verticales*, surtout en encre de Chine, cette esthétique du vide ainsi que la nature végétale exprimée en quelques coups de pinceau.

Des rencontres majeures se sont passées en Corée et au Japon. Ayant été entourée de Bouddha depuis l'enfance, j'étais très attirée par les temples et toutes les formes d'art liées à la pratique de la concentration et de l'impulsion du geste. À cette époque je ne pratiquais pas encore le yoga. Mais plus tard c'est lors de longues pratiques que j'ai peint les grandes encres ; un seul geste, un seul souffle.

Les *verticales* peintes sous les arbres de l'abbaye de la Prée sont de la même essence.

Vous parlez de voyages et d'inspirations...

Voyager pour moi était normal. J'étais nourrie d'histoires de bateaux, de tours du monde par mes grands-parents paternels vivant en Chine. Du côté maternel, c'était l'Algérie où je ne suis d'ailleurs jamais allée mais j'ai été baignée des langueurs et de l'art de gérer la chaleur, des volets que l'on ferme... et d'une certaine fantaisie. Mes premiers voyages sont au Maroc. La terre rouge, l'écrasement de la chaleur, la réfraction de la lumière et aussi les Marocains, les gestes, la distance, le rire... et remonter sa capuche sans courir si un terrible orage éclate, s'asseoir et attendre. Mon attirance pour le Maroc n'a pas changé. Et la série des *Barques et destins* ainsi que *Le 8 et l'infini* en sont empreints. Ces récentes séries ont été peintes au pied des Cévennes où je retravaille depuis peu, toujours dehors, de même pour les *Toiles libres* qui amènent un nouvel usage de la matière assez brutal.

Vous travaillez en séries, avec des noms remarquables comme *Verticales*, *Ascendantes*, *Météores*. Pouvez-vous nous en dire davantage sur ces noms ?

Je cherche un mouvement, une énergie première, simple, que les titres nomment. La relation au corps est importante mais aussi le cosmos. L'infiniment grand et l'infiniment petit. Les planètes et les molécules...

Le chemin pictural que j'ai pris, une seule forme prenant tout l'espace de la toile, est à la fois une rigueur, presque une ascèse et une séduction aussi par la surface colorée, guidant l'œil sans doute vers un regard plus long, plus méditatif avec ou malgré l'intensité revendiquée de la couleur.

Il faut alors que mes couleurs travaillées avec les pigments souvent à l'œuf vibrent et réfractent la lumière. J'ai cherché et c'est dans les façons les plus simples que j'ai trouvé ma technique. Elle demande de l'effort car je prépare mes toiles en les encollant et en les enduisant. Je peux alors soit travailler à la tempera comme pour les *Ascendantes* soit à l'huile comme pour les *Météores* et le tableau peut mettre des années à se terminer. La surface de la matière devient alors elle-même partie de l'aventure. Les *Ascendantes* montent de la terre et les *Météores* s'en détachent. Elles sont un monde et un vertige où l'on est dans la peinture. Mon récent retour dans les Cévennes a amené les *Toiles libres* mêlant *météores* et *femmes archaïques*, plus brutales et non montées sur châssis. Cette quête du mouvement se poursuit dans la série des *Circulations* et des *Flux* liées à Marseille, ville aimée où je suis née. Ce sont plutôt des grands formats autour de deux mètres. Le format du très petit au grand est en lui-même une sollicitation.

Mais je ne dépasse pas ma propre envergure.

L'art abstrait n'est pas toujours facile à comprendre. Quel conseil donneriez-vous au public pour comprendre votre travail ?

Je ne pense pas que ma peinture soit abstraite. Elle est plutôt une non-figuration. La couleur y est majeure. C'est elle qui va prendre et emmener celui qui regarde. Mais il lui faut un peu de temps... c'est ce que j'espère, un temps d'arrêt.

Béatrice Bonnafous a participé à l'exposition à la Grange aux Dîmes de Coulommiers du 6 au 14 mai 2023 pour montrer une quinzaine d'œuvres, huiles et encres. L'exposition *Regards sur l'art* est visible à Achères jusqu'au 1^{er} juillet 2023, avec une présence de l'artiste le 10 juin de 14h à 18h. Béatrice Bonnafous sera en résidence d'artiste à L'Abbaye de La Prée du 15 au 29 juin 2023.

Un prochain livre d'artiste est à paraître aux éditions Fata Morgana dans le courant de l'année. Pour mémoire, elle a illustré pour le même éditeur *Les Rougets*, d'André Pieyre de Mandiargue en 2004.



Ascendante rouge, 2016, huile sur toile, 54 x 65cm

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Passages

La région humaine

La vie commence dans son ignorance. D'où son penchant pour l'illusion. Il faut du temps pour comprendre que tout finit et que la fin détermine l'existence. Débute alors un commencement qui se répète : il contient la succession des jours : il ne s'agit pas de se souvenir seulement de la mort mais de voir devant soi l'entrée dans la matière, dans l'oublié que chacun de nous porte au fond de soi. Si bien que le « Je » vise l'oublié, le désigne et parfois parvient à l'articuler sans le savoir et pas pour l'offrir au savoir. L'oubli est à ce titre le monde des images et des mots. Nul phénomène. Rien que des approximations. Et pour une raison majeure : le territoire de l'oubli ne se confond pas avec celui de l'inconscient, lequel se compose d'un oubli très particulier et d'une autre consistance. Le corps en est le terrain archéologique, mais comment le fouiller ? Ses inscriptions ne se distinguent pas de leur support : elles en sont la substance, et le secret. Ajoutons que dans l'oubli, il y a la mort de la mort et que poursuivre une image c'est la perdre. Certes il faut du temps. Le temps qui manque. Ou si l'on préfère : une chose pas d'ici, un paysage dans le paysage. Quant au texte, il n'est pas les mots. Les mots se passeraient bien de tout texte, comme l'espèce se passerait bien de « je ». Elle ne tient qu'à ce pronom, ce commencement qui répète l'original. Ce n'est pas une échappée mais l'entrée dans la matière. Un petit bond en avant - ou en arrière. Soupçons, que soupçons, avant que de. « Loin là, là-bas à peine quoi - » (Beckett). Existe donc une zone dans la tête qui ne peut être atteinte que par l'oubli sans savoir lequel mais qui dénonce l'en-soi. C'est la région humaine. Rien pour l'arpenter sinon ce qui reste ici.

Pas pieds

Alors me sont venus les mots : mais de qui et pour dire quoi ? C'était comme si la littérature prenait au berceau dans l'intimité et son renoncement. Au nom d'une brisure en toute hâte, pour répondre à une certaine extase et un désastre certain. Au plus loin, au plus proche, vite et lentement entre douceur et douleur de la blessure première qui pousse non sans candeur à s'arrêter mais aussi à savourer un désir fou de poursuivre. Et le plus possible du dieu dont

l'énigme - pour rester correct - nous emmerde pour rien même si son fracas sonnait de partout jusqu'à faire perdre source à la sensation. Et comme s'il s'agissait là d'une voix de l'oubli, de l'engourdissement, une voix embrouillée, mythologique. Une voix dans l'épaisseur de la conversation de l'enfance et de sa porcelaine brisée là où le cerveau dévore le cœur, et le cœur le corps dans un enfoncement laissant l'« enfantôme » sur le papier. Des anges ou des démons viennent s'y asseoir et y tombent plus vivants que morts dans leur nudité avec des mots qui ne nous connaissent pas mais qui ne nous ont jamais quittés et où se retirer des hommes et ce qui est plus grave des femmes. C'est dire combien ils étaient désirables mais sans nom. Murmure que murmure avec quelque chose du sang dans leur comment dire qui cache le comment ne pas dire pour mieux ensevelir. Des mots que nous n'aurons peut-être jamais compris, ou si peu. Et je n'oublie pas ceux que j'ai ignorés - ne voulant les regarder. Mais je sais les demeurer. Ils imaginent encore. Ils écoutent décroître les voix qui se sont tuées dans leur mémoire. Ils ont le souvenir de leurs gestes, de leurs visages. Et même vers la fin ils ne commencent même pas à s'effacer - au contraire. Près d'eux il y a des photographies, une montre, un peu de tabac au fond d'une poche. Reste-t-il un peu de ta salive sur leurs doigts ?

Voyages, Voyages

Eau glauque irisée d'huile où flotte l'aile arrachée d'un goéland. Coton, charbon, containers bleus. Les noms magnifiques peints en blanc sur la coque des bateaux. Quais humides, brillants. Les flaques, les chiens, les filles. Ballots, regards, rixes. Tatouages, sabirs, sbires. Mafia, passagers, dockers, flics gradés. Danse jaune des grues. Chuintement des manitous et men itou. Chine intestinale, Indes infranchissables. Imaginer la vague et les cales. Saigner toujours d'un départ. Les femmes y sont premières et les hommes des garçons de café se prenant pour maréchaux chefs des logis. Petites valises au départ. A l'arrivée gros bateaux. L'énorme Pacifique, ses cachalots tatoués de blessures, le roulement des orages inouïs. Désolation Peak, les cèdres-villes, les ours, l'or dans le sable de la rivière Fraser, les filles des bars et des vignes. C'est là que j'ai vécu. Levé à l'aube, balayer, ranger, curer, scier, fendre, creuser, planter, soulever des bottes de paille à s'en déchirer le bide sous le regard d'une femme qui n'appartenait qu'à elle. On s'est frôlé, caressé incapables de nous arrêter. Son mari l'a su, s'est fâché. Baston, colère. J'ai dû frapper trop fort. La fuite m'a fait changer de nom pour me faire oublier. A Santa Fe j'ai même vendu des disques, j'ai fumé de l'herbe et repris le bus de la Greyhound. Dans le bloc Rhodia amené de France j'écrivais sans rature. Mais combien suis-je à lier ce qui est avec ce qui n'est pas ? Chercher l'état zéro demi-maladie, demi-ivresse, demi-tristesse. Le neutre d'avant et d'après. Parenthèse ouverte et fermée sur rien au milieu. Quelques bêtes, un petit trou dans les broussailles. Chien sans collier, terre sans hommes. Calme s'enfonce, tendres épines. Mais comment voir sans la nuit sous la nuit ? Je plonge

dans Roussel, je relis son journal intime. Epaves au bord du Saint Laurent. Fracas des eaux glacées. Les truites. Descendre vers l'embouchure en évitant Québec. Les écureuils, les rats courent au bord du fleuve. En Gaspésie soudain acheminement vers les baleines. Brumes, lichens, mystère. Potlatch, totem, billes d'arbres. Le départ définitif dit par William Blake dans *Dead man* de Jarmusch. Dans l'océan et les fibres de la nuit.

D'hier au lendemain

Léa De Matteo, « La Fiancée Muette », Galerie du Lendemain, Paris, du 11 février au 25 mars 2023

Léa De Matteo articule son travail autour du personnage central et mythique de Joan Crawford. Pour la jeune photographe il y eut comme point de départ l'image fascinante d'une femme vissée à sa chaise roulante contemplant dans le téléviseur le visage de l'actrice qu'elle avait été. Par-delà le rôle, par-delà l'actrice, ce fut la femme qui se révéla à travers l'image première douloureuse de l'icône déchu.

Dès lors « l'enquête » a commencé pour savoir ce qui était arrivé à Baby Jane. Son coup de poker avait sonné le glas de sa carrière. Depuis, privilégiant la photographie argentique, mais usant aussi de techniques variées telles que la vidéo ou la fabrication additive, Léa De Matteo déploie des questionnements sur l'héritage hollywoodien, les fantômes cinématographiques au sein d'une « rencontre » paradoxale puisque posthume.

La jeune créatrice se voue au culte de cette actrice exceptionnelle au-delà de ses atours, ses artifices et qui nage à contre-courant dans une époque qui ne voulait entendre parler que d'une femme objet condamnée à être la marionnette des hommes.

Cette enquête filée laisse apparaître la déesse pour en retenir les moments de grâce et entretenir sa mémoire au sein d'une intimité nouvelle où l'actrice prend une figure kaléidoscopique. Joan Crawford elle-même semble guider la créatrice là où sont éliminés la distance, la mort et tous ces obstacles infranchissables.

Cette révision de l'icône par des images contemporaines, apporte certes un éclairage nouveau sur Joan Crawford. Mais le but est moins de révéler une vérité sur la star hollywoodienne que, à travers elle, de créer une correspondance muette dont l'acte créateur est le processus et l'aboutissement là où le mystère voluptueux de Joan Crawford perdure encore.



Météore blanche, 2022, huile sur toile, 165 × 130 cm

Carte blanche à Hervé Martin

Chantal Couliou

Inédits extraits d'*Au bord du doute*

1

Derrière les fenêtres
des regards apeurés,
interrogeurs
le souffle court.

En continu,
les éclats de mortier.

Une nouvelle fois,
les trottoirs s'enflamment
mais cet orangé-là
n'est pas celui que je préfère

* * *

2

*La mer,
tout près.*

Ils l'ont oubliée.
Ramassés
dans leur fureur.

* * *

3

L'inexorable course à la violence
nous menace tous.
Pourquoi cette quête de puissance,
de domination,
de dévastation ?
Pour en faire quoi ?

Oubliée la hardiesse de la pluie sur nos visages.

* * *

4

Une brume de mer
Enveloppe la cité portuaire
Laissant place
Aux fantômes
En tous genres.

* * *

5

Entre les tours
des bribes de lumière
Seuls les goélands
osent encore s'y aventurer.

No man's land.

La force du vent n'y change pas grand-chose.
Une simple ponctuation
dans ce déferlement de rage.

* * *

6

La nuit tombe.

Meurtrie par les hommes,
la mer se vengera
et envahira
une grande partie de nos terres
sans que nous n'y prenions garde.

Les colères du vent
pourraient être redoutables.

* * *

7

Écouter du fond de son lit
le hululement de la chouette
et le murmure de la nuit.

Oser le pas de côté.
Entrer en résistance,
entrer en dissidence
pour ne pas complètement
désespérer de notre vieux monde
à bout de souffle.

* * *

Maggy De Coster

Poèmes extraits des livres *A fleur de mots*, et de *Les versets simplifiés du soleil levant* respectivement parus aux Éditions du Cygne en 2021 et 2016.

Comment effacer les taches d'ombre sur la face
Luminescente des jours de décembre
Miroir réfléchissant dans l'opale du matin ?

Autant en emporte la neige
Qui crisse sur les fines semelles de l'autre
De loin venu, pourchassé par le destin

Le refrain du silence résonne
Comme un fracas au sein d'une forêt
Captive des bûcherons

Les oiseaux ahuris ne retrouvent plus les épaules
Des arbres pour déposer la partition de leurs chants
Point de racines pour contenir la furie de l'onde

Jardiner dans les criques du matin
C'est insérer une romance
Dans les plis d'une coquille vide
Au déclic des roses éphémères
Aphorisme d'un astre aperçu
Dans le sérail des anges

Fuir la monotonie des heures
Pour se retrancher dans les crevasses
D'une aube finissante
Et caresser la vie à rebrousse-poil
C'est nourrir les chimères avec l'or de l'esprit

Qui dira que le vent se terre au creux
De la marée pour repartir en force
Et s'en aller fracasser les rêves
En éclosion dans les chaumières

Peut-être que le néant se cache
Derrière la pancarte d'un inconnu
En rémission dans un monde décousu

L'aube écarte la nuit
Comme une main puissante
Repousse un avatar
Pour laisser entrer la lumière
Dans les zones d'ombre
Où la beauté se voudrait pérenne
J'entends le rire des sape-joie résonner
Dans la salle des pas perdus
Quand je cherchais une réponse à donner
À ceux qui avancent à grands pas dans la citadelle
Je crois que le vent n'effeuillera pas la fine fleur
De la bonté mais transportera dans ses plis
Liberté et délivrance aux martyrs

Moment intense chassant la persistance de l'inquiétude
Le jour s'oppose à la nuit mais pour combien de temps ?



Femme archaïque, 2011, tempera sur papier, 50 x 60 cm

Reviendra-t-elle étendre son spectre sur la ville
Comme en terrain conquis ?
Une sentinelle réclame la permanence de la lumière
Et rêve que le jour ne fléchisse pas
À la faveur des ténèbres.
Le rideau ne doit pas tomber

Hunwick (Royaume-Uni) le 10 août 2019

Que dire de tant de pensées stériles
Qui parsèment les lobes du cerveau
L'absurde gangrène les espaces de vie
Le verbe se fige dans le vide des convenances
La force des idées se perd dans les soubassements
de la colère

Les dires du coryphée se diluent dans les méandres
du désenchantement
Point de garde-fou dans l'avant-scène : le péril se décrète
La nuit chasse le jour et tout recommence

La demande est instante
L'instant n'attend pas
La coupe se vide dans le vide
Et le vide se remplit du contenant et du contenu

Quand la terre disparaîtra
Je gémirai dans les limbes
Les souvenirs du passé seront portés disparus
La vie sera-t-elle aux abonnés absents ?
Quoi qu'en pensent d'aucuns
Le temps continuera sa course inexorable
Et chacun aura peut-être fait son temps
sans avoir rien fait de son temps
Est-ce le temps qui nous marque
ou nous qui le marquons ?

Carte blanche à Thierry Renard

Abécédaire

à la mémoire de mon grand-père maternel

« Les hommes excitaient sa curiosité, il questionnait toujours, mais ne découvrait jamais l'ultime pourquoi de ce qu'ils avaient en eux. Dans l'obscurité de l'auto, il prit ses cigarettes. »

Elio Vittorini, *Les hommes et les autres*

Août

L'image est un peu floue, mais présente à mon esprit. La plage est déserte, ou presque. Le soleil descend vers la mer. Et l'envie de se baigner est présente elle aussi. Nous n'attendons pas plus longtemps pour nous jeter à l'eau. Elle est rafraîchissante et pleine de saisissements. L'heure est exquise, et l'odeur des pins nous monte aux narines. C'est le plus beau jour de la vie.

Banlieue

Moi aussi, j'ai été là, et le plus souvent tenu à l'écart. J'ai vécu depuis toujours parmi des dépossédés de toutes sortes. Là où j'habite, le paysage est retentissant et les tremblements du monde ne sont visibles que de là-haut, dans le ciel triste. C'est toujours l'hiver en banlieue.

Canicule

Quand l'été bat son plein et que nous demeurons presque nus, sous le soleil qui cogne sec, tout redevient plus clair, comme avant. La chaleur étouffante de ces jours fiévreux jamais n'est mise en cause. Les héros de ces temps sont des héros silencieux. Il n'y a rien d'autre à faire en pareille saison.

Désir

Le pluriel est l'autre façon de gagner le réel, pour ne pas rester hors sujet. Une manière plus tactile pour appréhender la vérité de toute chose. Les corps dénudés, enlacés, reflètent la promesse d'un futur simple. Il n'y a pas d'autre issue, la tendresse nous laisse insatisfaits.

Étreinte

Ils ne s'étaient pas retrouvés depuis si longtemps. La gare était à eux, le monde leur appartenait. Sa robe, légère et fleurie, ressemblait ce jour-là à un instant d'éternité. Lui, derrière ses lunettes noires, n'avait qu'une triviale et ardente envie, c'était de la tenir serrée dans ses bras, contre sa poitrine. Ses seins à elle, gonflés et fermes, allaient bientôt toucher au but.

Futur

Il y a toujours un après. Après le silence, après la pluie, ou après le poème. Après la nuit de l'homme. Après la parole pauvre et les jours gris, les jours sans importance avérée. *Demain sera meilleur*, a écrit quelque part Albert Camus. Ses mots sont une espérance à conquérir. Il nous a transmis sa flamme, qui nous brûle encore les doigts.

Gravir

La montagne est haute, ses sommets sont élevés, et la fillette est petite. Il était une fois une enfant perdue sans collier. Sans parents et sans grande chance de survie. Une enfant dont les yeux, pourtant, observent le monde avec intérêt. Avec le temps, elle le sait, la dernière cime sera atteinte. La vie se résume, au fond, aux marches d'un escalier.

Histoire

Cela me rappelle un livre, redécouvert il y a peu, *La voie libertaire*, de l'écrivain aujourd'hui disparu, Michel Ragon. Un ouvrage où se confondent la petite histoire et la grande aventure. Cela me rappelle les temps anciens et restés inachevés. Si je n'avais pas été celui qu'avec les années je suis devenu, si j'avais été quelqu'un d'autre, quelqu'un de beaucoup moins bavard, sans doute n'aurais-je jamais gravé mon nom au bas du parchemin.

Italie

C'est bizarre cette sensation. Peut-être le souffle du poème qui vibre en nous. Peut-être les souvenirs précis de tout ce qui a été déjà vécu avec émotion, aux temps incertains des réfutations. Ombre et lumière. Guerre et paix. Ce soir, besoin de poème et d'amitié. Il me manque le verre. Mais le cœur est là.

Jardin

Une chanson résiste à l'usure et régulièrement revient à la mémoire. Une chanson fredonnée dans l'enfance, qui ouvre la porte aux souvenirs. *J'ai descendu dans mon jardin / Pour y cueillir du romarin...* Le grand-père s'y rendait chaque jour, avec le jeune garçon. Pour y aller, il fallait traverser le boulevard périphérique. Une fois sur place, près du cabanon, soudain s'éclairaient tomates, pommes de terre et haricots verts. Les ouvriers ont eux aussi leur pays des merveilles.

Kyrielle

Les mots étalés, dispersés, sur la page. Les signes, les images, tout ce qui fait nombre et qui exige de nous autres que l'on retienne notre souffle au passage d'une comète. Étoiles, oiseaux, passants pressés, notre univers est le plus peuplé. Nous ne sommes plus jamais seuls face à la multitude.

Lumière

C'est encore l'été parmi les oliviers, la saison tant de fois répétée, tant de fois espérée. Aujourd'hui, l'ombre est passée au second plan, derrière le muret. La terre a le goût du sable, l'eau vient à manquer. Les cailloux sont brûlants. Plus rien ne résiste à la clarté des heures arides. Il est midi.

Mer

Vaste étendue. Ciel infiniment bleu. Marins à quai. Le monde connaît ici sa propre vérité. Et après avoir exalté la terre, il ne nous reste plus qu'à célébrer l'eau limpide et profonde. L'eau dans laquelle nous nous baignons. Italie, Grèce, Espagne, pays tournés vers l'immense été liquide et sans âge. Mer, mer, quand tu es loin de moi, ton absence poignarde ma joie dans le dos.

Nuit

Cette fois, c'est la bonne. Ni insomnie ni cauchemars. Mais un long sommeil sans trouble et sans blessure. Une lente descente en soi, jusqu'au cœur de l'être. Après, l'aube bien sûr, le petit jour, le réveil de la bête. Les secrets de l'âme humaine sont-ils les mieux gardés ?

Ombre

La mienne me suit depuis longtemps. D'un pas léger. Élégante, svelte, elle a connu déjà de nombreux rebondissements. Tantôt elle s'allonge, tantôt elle rétrécit. Quelquefois, même, elle disparaît. Créature discrète, elle accompagne tous mes élans. C'est une alliée plutôt qu'une maîtresse. Elle me reste attachée depuis ce jour où, dans mon enfance, j'ai croisé son regard sombre en pleine clarté.

Présence

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. Le réel dit toujours la vérité. Et il dévoile autre chose qu'une simple et raboteuse banalité. Le sentiment est profond, l'absence est prononcée. Nous rêvons tous, à un moment ou à un autre de l'existence, de devenir l'homme invisible. L'absence est la pire des pertes. Le lieu vide des déserts de l'amour.

Querelle

Nous nous disputons sans cesse. En ce temps-là, la jeunesse était ardente et ne supportait ni la différence ni le compromis. Tout était une question de vie ou de mort. Heureusement, les heures ont fini par s'étrangler, et le jour de nouveau s'est levé sur un horizon plus apaisé. Le futur est enfin calme, et le temps semble aboli.

Rêver

J'ai fait une longue sieste aujourd'hui. Et nous étions ensemble dans le même lit. Nus l'un et l'autre. Et tu me proposais d'entrer en toi. J'ai dit oui. Puis le soleil, qui cognait à la fenêtre, m'a tiré de mon sommeil. J'étais seul et en sueur. Nu. La traversée de l'après-midi est, pour moi, presque toujours d'une intensité remarquable.

Source

L'enfance est le lieu du souvenir. L'enfance continue toute la vie. Elle ne s'efface qu'avec la mort et l'oubli. L'enfance est mon pays d'origine, ma source, mon éternité. L'enfance est le premier baiser volé et l'aurore du monde. L'enfance, enfin, est un oiseau polyglotte. Son chant traverse tous les âges et toutes les langues.

Terre

Cette fois, je t'appartiens, je te le promets, ô toi, notre mère à tous. Je me rappelle à ton propos les mots d'un poète ami, mots inspirés et déjà entendus dans l'Histoire des derniers siècles : *la terre n'est à personne*. Et nous passons désormais derrière les murs épais du silence afin de retrouver notre chemin des crêtes.

Ubac

Il fait sombre, le soleil traîne encore sur l'autre versant. Il fait sombre, et la vallée appelle à l'aide. Le repas du soir est déjà attendu. Les mots de ma musique s'égarerent, et je reste muet. Quand la lumière manque, les soleils de l'esprit eux aussi se retirent. Nous n'avons plus rien à perdre si ce n'est l'espoir fugace de la promesse d'une chanson.

Visage

Le mien est un miroir. Il appartient à des destinataires inconnus. Et il est le reflet de mon âme séparée. Âme furibonde, âme dénudée rappelant celle de l'Antéchrist un peu avant la fin du monde. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs, dans les pages d'un livre. Franck Venaille un jour a écrit : *Visage du condottiere*. C'est bien de cela que j'ai toujours voulu parler.

Wagon

La question du souvenir demeure centrale. Nous étions installés dans un train pour Venise. Nous étions jeunes, fiers et beaux. Et tu t'es jetée sur moi, dans mes bras. Nous nous sommes aimés comme seuls savent s'aimer les naufragés du dernier vaisseau. Le train filait, ce jour-là. Et nous avons su repousser, ensemble, debout et déshabillés, résignation et silence.

Xénophilie

L'amour de l'humanité fait encore événement. Notre vieille planète est peuplée d'étrangers. Nous les aimons parce qu'ils sont autres. Cependant, nous ne les préférons pas à nos frères puisqu'ils sont, eux aussi, nos semblables. Le temps qu'il fait, le temps qui passe, le temps n'est jamais neutre. Il se gagne, ou il se perd.

Yeux

Les yeux dans les yeux, et nous bénéficions d'une vision plus large. Car tout est dans l'œil, dans le regard. Ceux qui traversent le monde, aveugles et muets, ceux qui refusent de voir l'essentiel, ceux qui avancent masqués portant un bandeau sur le haut du visage, ceux qui, blessés, n'ont pas les mots pour dire l'humanité, tous ceux-là ont définitivement perdu le sens du combat.

Zizanie

Moins violente qu'une guerre intime, plus aérienne surtout, la zizanie pourtant sème le trouble entre les êtres. Elle jette le discrédit sur l'ivresse de la quiétude. Nous en sommes friands, nous apprécions les querelles inutiles. Joli mot, n'est-ce pas ? L'un des derniers du dictionnaire. La zizanie (*j'en abuse, j'en abuse*) appartient depuis toujours à l'histoire des hommes.



Grand flux apaisé, 2021, huile sur toile, 197 x 94 cm

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

Colette, malgré... Claudine

Avec Sidonie-Gabrielle Colette, histoire d'une lecture publique.

« Lire ! Pouvoir lire ! Cela signifie la profonde immersion dans la page qu'un ou une autre a noircie, l'abandon de soi pour danser avec une phrase, souffrir avec un mot, s'offusquer d'un adjectif transgressif, se muer dans des lieux, des époques, en personnages qu'une autre a griffonnés, biffés, développés pendant de longues matinées, seule dans son bureau... Il faut trop de temps pour lire ! Et puis je ne suis pas Pivot, moi... Le livre que je tiens tombe rapidement quand le soleil pointe au-dessus des châtaigniers, quand un vol d'étourneau se pose sur la prairie, quand un couple de pics-verts picore furieusement fourmis et vers, quand des tourterelles se poursuivent », c'est ce que j'aurais pu écrire¹ si j'étais Colette, si je n'étais pas réellement « un homme de lettres qui a définitivement mal tourné ».

Depuis que je suis ici en Bretagne les tentations sont grandes. Je n'ai plus la constance de la lecture suivie, la constance de me concentrer sur un thème, un registre, ni le rituel de corner une page, noter un passage afin de nourrir la chronique qui me sera réclamée par les bibliothécaires d'Achères (78). Les rives du Loc'h, les criques du Golfe, les plages de la Baie, les rochers chaotiques de la presqu'île m'en détournent. C'est par défection que j'ai négligé la « Page 99 », restée blanche, et que je me retrouve subitement, début 2023, face à l'échéance, en train de plagier Colette. Colette ; Colette ! Colette ? « *La vagabonde, l'ingénue, la libertine, l'amoureuse* »² ou « *le génie littéraire détaché des mouvements de l'histoire et de la littérature. [Celle qui a] délibérément choisi de délaissé les grands sujets, [...] qui préféra les anonymes, [...] la chronique de l'ordinaire et du quotidien, l'art de la chose vue et le récit intime. L'œil au nu de la réalité. Au plus vrai. Au plus juste.* »³

¹Plagiat de « *Écrire ! Pouvoir écrire ! Cela signifie la longue rêverie devant la feuille blanche, le griffonnage inconscient, les jeux de la plume qui tourne en rond autour d'une tache d'encre, qui mordille le mot imparfait, le griffe, le hérissé de fléchettes, l'orne d'antennes, de pattes, jusqu'à ce qu'il perde sa figure lisible de mot, mué en insecte fantastique, envolé en papillon-fée [...] Écrire ! plaisir et souffrance d'oisifs ! Écrire ! [...] Il faut trop de temps pour écrire ! Et puis, je ne suis pas Balzac, moi... Le conte fragile que j'édifie s'émiette quand le fournisseur sonne, quand le bottier présente sa facture, quand l'avoué téléphone, et l'avocat, quand l'agent théâtral me mande à son bureau pour « un cachet en ville chez des gens tout ce qu'il y a de bien, mais qui n'ont pas pour habitude de payer les prix forts... » Colette, *La Vagabonde*, Editions de La Vie parisienne, 1910.*

²Extrait du portrait « Colette, multiple et souveraine » par Martine Reid (paru dans « Colette : l'affranchie », Hors-série du Monde, septembre 2015, réédité sous le titre « Colette : le tourbillon de la vie », Hors-Série du Monde, janvier 2023).

³Extrait de l'avant-propos « L'art de la chose vue » par Frédéric Maget (ibidem).

Juin 2022

Lectrices et lecteurs alréens se retrouvent pour accueillir les nouveaux membres de « L'Atelier du lecteur », un atelier qui réunit quelques fidèles clients de la librairie « Vent de Soleil » — Quand une petite ville abrite en son centre quatre librairies dynamiques, deux généralistes et deux spécialisées, cela mérite d'être relaté ; et quand, en pleine crise Covid, « Vent de Soleil » organisa des lectures à voix haute sur le pas de sa porte cela me donna envie de me joindre à « l'atelier ». En juin donc Christine, l'une des lectrices, jeta l'idée : « Si nous consacrons une soirée à Colette dont ce sera le 150^{ème} anniversaire le 28 janvier 2023 ? » Il n'y eut ni réaction, ni grand enthousiasme. Personnellement, je n'en manifestai aucun : Colette ! L'auteur des « Claudine » ! Cette ambiguïté semblait partagée, la suggestion fit un flop.

Mais un volume orphelin d'édition La Pléiade me nargua dès lors du haut de la bibliothèque ; un héritage de ma tante échoué là sans que je le lise, décision toujours remise à plus tard. Pourquoi Tatie vénérât Colette ? Pourquoi Christine proposait de lui dédier une soirée ? Qui pouvait se cacher derrière l'auteur des « Claudine », cette jeune femme en col Claudine et nœud papillon (photo de couverture de *Claudine à l'école* par Colette et Willy édité en Folio) provoquant chez moi un fort subjectif dédain ? J'ouvris ce volume II, sautai aux *Notes de tournées*, dévorai *L'envers du Music-Hall*, et c'est ainsi que je devins un fan de Colette.

Curieusement, à cause de la série des « Claudine » (*Claudine à l'école*, à Paris, en ménage...) Christine et moi avons arbitrairement classé Colette parmi les auteurs démodés ; cela sans jamais avoir lu autre chose que les quelques extraits choisis par les professeurs du collège ou du lycée.

Paradoxalement, sans cette suggestion de Christine, qui proposa soudain — uniquement dans le but d'attirer des lecteurs à la librairie en profitant de l'effervescence médiatique qui couvrirait l'anniversaire — nous serions passés à côté d'une œuvre remarquable que je découvrais enfin. Pour nous disculper, Colette me confia plus tard elle-même dans **Mes apprentissages** : « Je ne trouvais pas mon premier livre très bon – ni les trois suivants. Avec le temps je n'ai guère changé d'avis, et je juge assez sévèrement toutes les Claudine. Elles font l'enfant et la follette sans discrétion. La jeunesse, certes, y éclate... mais il ne me plaît guère de retrouver, si je me penche sur quelqu'un de ces très anciens livres, une souplesse à réaliser ce qu'on réclamait de moi, une obéissance aux suggestions et une manière déjà adroite d'éviter l'effort. »⁴

⁴Mes apprentissages, Colette, éditions Ferenczi, 1936.

Ainsi dédouané, après une brève excursion confirmatoire dans **Claudine à l'école**⁵, je fis l'impasse sur la première partie du volume I de l'œuvre de Colette, ses six premiers romans, ceux qui furent signés par le « On » de « **On réclamait de moi** ». Qui est ce « On » ? Henry Gauthier-Vilars, Willy de son nom de plume, son premier mari, qui profita du talent de sa jeune épouse, de quatorze ans sa cadette comme il faisait travailler à la chaîne les nombreux « nègres » dans son « atelier » (Jules Renard écrira d'ailleurs dans son journal, en 1905, non *Willy a beaucoup de talent* mais *Willy ont beaucoup de talent*.) Cependant, lecteur tout fraîchement converti à Colette, je dois remercier M. Willy d'avoir inspiré à Colette ce pernicieux portrait, délicieux règlement de comptes, dans *Mes apprentissages*. J'y trouve la parfaite illustration de son art de dépeindre ses relations par un assemblage de situations souvent comiques ou ironiques, d'attitudes, de dialogues ou intonations, voire accents en de dynamiques récits : « *Un an, dix-huit mois après notre mariage, M. Willy me dit : "Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrais peut-être en tirer quelque chose... Les fonds sont bas". Quand j'eus fini, je remis à mon mari un texte serré qui respectait les marges. Il le parcourut et dit : "Je m'étais trompé, ça ne peut servir à rien". Délivrée, je retournais au divan, à la chatte, aux livres, aux amis nouveaux, à la vie que je tâchais de me rendre douce, et dont j'ignorais qu'elle me fût malsaine. [...] Si je ne fais erreur, c'est au retour d'une villégiature franc-comtoise — car ce souvenir s'associe au regret d'un septembre roux, à grappes de raisins petits et sucrés, de pêches jaunes et dures dont le cœur était d'un violet sanglant — que M. Willy décida de ranger le contenu de son bureau. L'affreux comptoir peint en faux ébène, nappé de draps grenat, montra ses tiroirs de bois blancs, vomit des paperasses comprimées, et l'on revit, oubliés, les cahiers que j'avais noircis : Claudine à l'école... "Tiens ! Je croyais que je les avais mis au panier." Il ouvrit un cahier, le feuilleta : "C'est gentil..." Il ouvrit un second cahier, ne dit plus rien — un troisième, un quatrième... "Nom de Dieu !" grommela-t-il, "je ne suis qu'un con". Il rafla en désordre les cahiers, sauta sur son chapeau à bords plats, courut chez un éditeur... Et voilà comment je suis devenu écrivain. »*

Juillet 2022

Comment préparer une lecture publique d'une heure quand l'Œuvre est rassemblée dans quatre volumes de La Pléiade ou trois volumes de la Collection Bouquins, bref quelque 4000 pages ? Me voici presque en résidence avec Colette. L'équivalent d'une vingtaine de romans. De quoi alimenter un journal « Pur malt », sans assemblage. Mais par où commencer ? Chronologiquement ? Quel angle donner à cette future lecture ? C'est le **Hors-série du Monde**,

⁵Claudine à l'école, Colette, librairie Paul Ollendorff, 1900.

Colette l'affranchie⁶ qui orienta rapidement les choix de Christine et moi. Nous emprunterions l'angle « l'affranchie », en choisissant des textes illustrant son humanité, son féminisme non revendiqué, sa force et sa fragilité. Nous ferions l'impasse, sauf en filigrane de nos extraits, sur ses dialogues de bêtes, ses descriptions bucoliques et ses gourmandises.

C'est **Antoine Compagnon** et son **Été avec Colette**⁷, juste disponible en librairie⁸, qui m'a sauvé. La page 11, « **Comment Colette se mit-elle à écrire?** » me mit aussitôt sur la piste de *Mes apprentissages* à travers les références utilisées, celles des volumes et des pages de La Pléiade. Pour qu'Antoine Compagnon me permette de naviguer dans son œuvre en gardant notre cap, il faut juste que je me procure trois volumes de La Pléiade... sans me ruiner! Je passai donc ainsi tout un été à scruter sur Internet toutes les occasions et réussis à trouver, en état convenable, les trois volumes à petit prix. J'utilisai ce délai pour lire tout le volume II ainsi que **Les vrilles de la vigne**⁹, désormais au programme du Baccalauréat, en poche. L'œuvre de Colette est ponctuée de courts récits, de fragments où elle croque les événements et les gens, et cela résonne une fois de plus avec les chroniques presque quotidiennes de l'actualité internationale ou nationale, politique. Ce fut particulièrement troublant dans **Les heures longues**, ou **Dans la foule**, écrits dans les années 1914-1918. « La nouvelle – Saint-Malo, août 1914 : La Guerre?... Jusqu'à la fin du mois dernier, ce n'était qu'un mot, énorme, barrant les journaux assoupis de l'été. La guerre ? Peut-être, oui, très loin, de l'autre côté de la terre, mais pas ici... Comment imaginer que l'écho même d'une guerre pût franchir ces rochers, farouches uniquement pour que semblent plus doux, à leurs pieds, la vague, le gazon marin clairsemé, le chèvrefeuille, le sable gaufré par la petite serre des oiseaux... Ce paradis n'était point fait pour la guerre, mais pour nos brèves vacances, pour notre solitude. » Et moi, qui tous les jours ou presque, dis à Chantal, mon épouse, contemplant *La-Petite-Forêt* depuis mon bureau : « nous sommes au paradis », ou encore, fuguant sur *La-côte-sauvage* dès qu'une tempête annonce des écueils de mousse blanche : « nous sommes comme en vacances », je ne pus m'empêcher de frémir dans un des fragments qui suit quelques pages plus loin, et de me sentir presque coupable, ayant lu « *Le premier café-concert* », de fuir masqué au Ty-Hanok, notre cinéma, où je croiserai l'affluence des *Minions 2*. Heureusement, j'y retrouvai la mélancolie espiègle de Colette : « *Des enfants, des enfants... Des gosses, des mioches, des bambins, des lardons, des salés... L'argot ne saurait suffire, ils sont trop! [...] Jerseys rouges, jerseys bleus, culottes troussées, sandales ; – cloches de paille, bérets, charlottes de lingerie ; [...] Tout cela, qui devrait être charmant, m'inspire de la mélancolie. D'abord ils sont trop !* »

⁶« Colette : l'affranchie », Hors-série du *Monde*, septembre 2015, réédité sous le titre « Colette : le tourbillon de la vie », Hors-série du *Monde*, janvier 2023.

⁷« Un été avec Colette », Série sur France Inter, 2021 : www.radiofrance.fr/podcasts/un-ete-avec-colette

⁸*Un été avec Colette*, Antoine Compagnon, Éditions des Équateurs et éditions France Inter, 2022.

⁹*Les vrilles de la vigne*, Colette, Éditions de La Vie parisienne, 1908.

Automne 2022

Collection complète reçue, c'est ainsi que Christine et moi dévorâmes Colette, notre enthousiasme grandissant au fur et à mesure que nous naviguions dans les volumes, collectionnant au fil du temps les extraits qui nous touchaient le plus, amassant des feuillets candidats. Il est temps de vous livrer cette astuce qui permet de se contenir à une heure de lecture interprétée : sélectionner des textes ; compiler 24 feuillets standards¹⁰, extraits et commentaires compris ; remplacer un extrait par un autre dès qu'un autre vous paraît plus conforme à l'angle de vue recherché ou vous émeut passionnément ; alterner les tonalités, tragique et ironique ; enfin couper les passages qui perdraient l'auditeur ou briseraient le rythme et l'équilibre de la lecture — C'est cela le plus difficile avec l'écriture de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} : c'est l'apogée de la phrase qui use de tous les artifices offerts par notre langage, synonymes, épithètes, adverbes, subordonnées au service de l'action, des sentiments, des paysages, des monuments... Trop couper, ce serait rapidement affadir cette littérature qui me touche particulièrement. Ce serait faire de Colette du Annie Ernaux (qui dit, petite, avoir été un peu amoureuse d'elle à travers ses livres). Au public de s'approprier le phrasé de cette époque.

Décembre 2022

Que vous dire de plus dans ces quelques pages que sont ma contribution à *incertain regard* ? Puisque *Ouest-France* vient de publier un article sur les 104 féminicides de 2022, je veux sélectionner deux textes où Colette témoigne de sa capacité d'indignation. Le premier *Femmes abîmées, terrorisées* de mars 1939 est signé de Colette sur *Paris-Soir* avant d'être assemblé dans un recueil, **À portée de main !**

« Où sommes-nous ? Dans quelle jungle ? Dans quel lieu sauvage où la femme court de côté et d'autre, cheveux épars, vêtements défaits, comme à travers l'incendie et la crue du fleuve ? Elle porte une plaie à la tempe, elle remorque des enfants fourbus, hébétés. Elle voit des lueurs de couteaux, elle entend siffler un vol de projectiles. Quel est ce temps, comment nommer ce pays où la femme traquée retourne à la caverne ? [...] Mais la faiblesse féminine attend. Demain il sera plus gentil, pense-t-elle. Elle commence à mettre son espoir de paix dans le hasard, dans le beau temps, dans l'enfant qu'elle porte ou met au monde. Il y a aussi une fierté domestique : Je ne veux pas que les voisins se doutent... Si mes parents apprenaient... Nos femmes de France ont derrière elles un long passé de soumission et de monogamie. »

¹⁰Un feuillet standard : A4, marge 4 cm, police Arial 10.

Dans cet autre témoignage, *Une bête si solide*, Colette combat les idées reçues, car on jugeait avec sévérité les homicides : « *Il arrive que, trop faible, ou trop aimante, elle tue... Elle pourra offrir à l'étonnement du monde entier l'exemple de cette déconcertante résistance féminine. Elle lassera ses juges, les surmènera au cours des interrogatoires, les abandonnera recrues, comme une bête rouée promène des chiens novices... Soyez sûr qu'une longue patience, que des chagrins jalousement cachés ont formé, affiné, durci cette femme dont on s'écrit — elle est en acier ! — Elle est **en femme**, simplement, et cela suffit.* »

Témoignages hélas toujours d'actualité ! Ce qui me touche profondément dans la littérature sociale de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème}, c'est la manière dont leurs auteurs, au-delà des préjugés, renversent les situations, savent alors provoquer sans user de propos blessants, sollicitent notre libre arbitre sans racoler. J'admire déjà pour cela Victor Hugo, Zola, Zweig et Romain Rolland, Louise Michel... je me sens maintenant concerné par Colette qui dépasse les limites assignées à son sexe. Colette, l'insoumise, qui pourtant, bien que nommée en 1948, n'obtiendra pas le Nobel.

Moderne, Colette ? En 1908, tout au début du 20^{ème} siècle, on affiche peu ses préférences sexuelles ; l'heure du combat des LGBT, n'est pas encore venue. Pourtant Colette écrira *les plaisirs* sous toutes leurs formes, drogues, alcool et sexe, dans un ouvrage, **Le pur et l'impur** dont, bien que je doive avouer que j'ai eu un peu de mal à le lire, j'ai été étonné (cela m'a permis d'en venir à bout) de la profondeur et de l'intimité des confidences qu'elle tire de ses relations amies ou simples connaissances. Colette que l'on ne perçoit ni masculine, ni féminine, viscéralement moderne et libre, sans préjugé, témoin de son époque.

28 janvier 2023

Radio, journaux et probablement télé ont mis Colette sur un piédestal. Pour notre part nous avons eu deux articles dans l'édition locale de *Ouest-France* annonçant notre lecture : « Colette, l'affranchie, romancière et journaliste, lectures à plusieurs voix ». La librairie est pleine. Nous allons chercher des chaises supplémentaires chez la kiné voisine. Auditoire principalement féminin mais de tout âge. Nous serons quatre à nous partager les textes et les dialogues. À la question préliminaire, avez-vous lu Colette ?, toutes admettent méconnaître Colette, à cause de... Claudine.

Prétexte pour commencer par *Le miroir* extrait des **Vrilles de la vigne**, « *Il m'arrive souvent de rencontrer Claudine. Où ? Vous n'en saurez rien. Aux heures troubles du crépuscule, sous l'accablante tristesse d'un midi blanc et pesant, par ces*

nuits sans lune, claires pourtant, où l'on devine la lueur d'une main nue, levée pour montrer une étoile, je rencontre Claudine. . . Claudine sourit et s'écrie : "Bonjour, mon Sosie !" Mais je secoue la tête et je réponds : "Je ne suis pas votre Sosie. N'avez-vous point assez de ce malentendu qui nous accole l'une à l'autre, qui nous reflète l'une dans l'autre, qui nous masque l'une par l'autre ? Vous êtes Claudine, et je suis Colette. Nos visages, jumeaux, ont joué à cache-cache assez longtemps" », et de lever tout malentendu, ce soir c'est Colette l'affranchie qui se livre.

Une heure plus tard, Christine lit le dernier texte, d'une voix sensible, émue, amoureuse, ce texte tiré lui aussi des **Vrilles de la vigne**, *Nuit blanche, pour M. (Missy, sa maîtresse)*. Tout y est subtil ; l'amour, jamais *impur*, transpire à la seule évocation du mitan d'un lit : « Il n'y a dans notre maison qu'un lit, trop large, pour toi, un peu étroit pour nous deux. Il est chaste, tout blanc, tout nu ; aucune draperie ne voile, en plein jour, son honnête candeur. Ceux qui viennent nous voir le regardent tranquillement, et ne détournent pas les yeux d'un air complice, car il est marqué, au milieu, d'un seul vallon moelleux, comme le lit d'une jeune fille qui dort seule. Ils ne savent pas, ceux qui entrent ici, que chaque nuit le poids de nos deux corps joints creuse un peu plus, sous son linceul voluptueux, ce vallon pas plus large qu'une tombe. »

Colette l'affranchie, amoureuse de tout, nature, animaux, hommes et femmes. Si joyeusement amoureuse. J'ai compris, bien trop tard, combien ma tante aimait Colette.



Toile libre, 2022, technique mixte, 90 x 120 cm

Notices biographiques

Jacques Allemand : né à Marseille. Après de longs séjours en Afrique, retour en France. Une thèse sur la poésie de Jules Supervielle. Des choix de textes en revues, dont *incertain regard*, *Voix d'encre*, *À l'index*, *Phœnix*, *Propos de campagne*, *Résonance générale*, *Terre à ciel*. Une quinzaine de recueils publiés, notamment chez Alidades, Soc & foc, S'édicions et Propos 2.

Pierre Andreani : né dans le sud de la France au début des années 1980. Pierre Andreani publie principalement de la poésie (*Litanie pour possession*, *Sans escale*, 2022) et des récits de voyage. Bien connu des revues francophones (*Verso*, *Dissonances*, *Hurlavent*, *Margelles*, *FPM*, etc...), il édite également de la poésie chez (m i l a g r o).

Pierre Benetti : doctorant de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) en anthropologie sociale, critique littéraire, journaliste et codirecteur éditorial de la revue *En attendant Nadeau*.

Béatrice Bonnafous : après les Beaux-Arts de Paris, Béatrice Bonnafous se consacre au dessin et à la gravure jusqu'en 1982. Puis elle revient à une peinture à l'huile à la fois intérieure et gestuelle très liée à la Terre. Depuis peu le trait et l'impulsion du geste reviennent au premier plan. Dans les dernières œuvres peintes en plein air, elle s'engage dans une facture assez primitive mêlant parfois des éléments végétaux à la surface de la toile.

Catherine Champolion : lectrice, amatrice de peinture et membre du comité de rédaction de la revue *incertain regard*.

Chantal Couliou : née en 1961 à Vannes, vit à Brest. Poète, haïjin, auteur jeunesse, nouvelliste et critique. Une quarantaine de livres édités. Lauréate du Prix Paul-Quéré 2021-2022 pour *Une traversée de soi*, Les Editions Sauvages, 2022. Dernières parutions : *Du soleil plein les yeux : haïkus au fil des jours*, éditions Unicité, 2020, *Instants nomades*, Gros Textes, 2023.

Maggy De Coster : journaliste de formation, poète, romancière, traductrice, Sociétaire des Gens de lettres, du Pen club, Présidente-fondatrice du Manoir des Poètes, membre du comité scientifique de la revue internationale *Le Pan Poétique des Muses*. Son œuvre a fait l'objet de mémoires de licence et maîtrise à l'Université de Cagliari (Sardaigne).

Assem Doghri : ingénieur amoureux des mathématiques et lecteur nomade. A découvert la poésie en 2022 lors des ateliers d'écriture animés par Gérard Noiret.

Raymane Doghri : né à la fin du deuxième millénaire, amateur de toutes les formes de narration et aspirant conteur depuis qu'il est en âge de tenir un crayon. Les ateliers d'écriture lui ont permis de renouer avec une passion oubliée.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Arianna Galli : poétesse et critique littéraire italienne. Son recueil de poèmes *Non c'erano fiori (Il n'y avait pas de fleurs)* est paru aux éditions Giuliano Ladolfi Editore. Écrit pour les magazines littéraires *Studi Cattolici* et *Satisfiction*. Publiés et salués dans la presse (*La Repubblica*, *Corriere della Sera*, *Interno Poesia...*), ses poèmes ont aussi été traduits en espagnol et en portugais.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Amandine Gouttefarde-Rousseau : professeure de Lettres classiques et chercheuse en Études grecques. Contributions dans des revues poétiques. Plusieurs recueils publiés, dont *Ours et tanaïs pour tout vêtement* (*L'ire de l'Ours*, 2022) et *L'âme nigredo* (*L'ire de l'Ours*, 2022), qui explorent cette relation charnelle avec les éléments, les dieux et les bêtes lovées dans les sous-bois.

Dominique Guertault : le mot qui pourrait le mieux la définir est le mot «voyage». Voyage dans l'espace extérieur à la découverte d'autres paysages et de nouvelles rencontres. Voyage dans l'espace intérieur à travers la littérature et les arts. A l'âme vagabonde et s'en accommode très bien. Participe à l'atelier d'écriture de Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Claudine Guillemain : géologue, retraitée de l'Education Nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger.

Xavier Lemaître : né au milieu du siècle dernier entre mer et montagne sur un plat pays de vent, de pluie et de travail. Francilien, entre Seine et forêt, depuis plus de trois décennies. Longtemps enseignant dans le secondaire et le supérieur. Écrivant et apprenant toujours.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Fondateur de la revue *incertain regard*. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de poèmes, *D'une vallée perdue à mes jours de mémoires*, vient de paraître en mars 2023 aux éditions Au Salvart.

Jean-Charles Paillet : est animé par l'instant présent et les belles valeurs qui élèvent le cœur et l'âme. Il aime à dire *Que la poésie demeure*. Sa poésie se retrouve dans ses dessins, ses photographies et ses chansons. Sa rencontre avec Yves Broussard est un tournant dans sa vie de poète.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme, un plaisir qui peut être partagé.

Grégory Rateau : né en 1984 en banlieue parisienne, Grégory Rateau est un poète et écrivain vivant à Bucarest en Roumanie où il dirige un média. Son premier roman *Noir de soleil* chez Maurice Nadeau a été sélectionné pour le Prix France-Liban et pour le prix Ulysse du premier roman 2020. Sa poésie rencontre un bel écho dans plus d'une vingtaine de revues.

Thierry Renard : né en 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, « agitateur poétique », à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *RumeurS*, pour le compte des éditions La rumeur libre.

Jean Rolin : auteur d'une œuvre importante, il est publié par plusieurs maisons d'édition et plus particulièrement par P.O.L depuis une vingtaine d'années. Ses articles et reportages, parus dans différentes revues et grands quotidiens nationaux, ont été recensés dans le livre *L'homme qui a vu l'ours* pour la période 1980-2005. Son dernier livre, *La traversée de Bondoufle*, est paru en 2022. A paraître en 2024 chez P.O.L : *Les papillons du baigne*.

Responsable de la publication :
Katell Landier

Réalisation :
Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Béatrice Bonnafous © Béatrice Bonnafous
exceptées les photographies de la rubrique « Autour de Jean Rolin »

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.



La barque et le destin, 2023, encre sur papier, 14 x 19 cm